



COMPTES RENDUS MENSUELS
DES SÉANCES DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

PAR M. LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

TOME XVII
SÉANCE DES 4 et 18 OCTOBRE 1957



PARIS
ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER
15, RUE LA PÉROUSE, XVI^e

Novembre 1957. — VII.

SOMMAIRE

ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

Séance du 4 octobre 1957

LEOTE (Henri). — Les nouvelles découvertes des peintures préhistoriques du Tassili	341
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>Haïti- La lutte pour l'émancipation</i> » de Saint Victor Jean-Baptiste.....	348
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>Le duel en Orient</i> » de Pierre Lyautey	348
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>L'Afrique et ses amis</i> » de Pierre Ichac	350
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>L'Algérie en 1957</i> » de M ^{me} Germaine Tillion	350
DESCHAMPS (Gouv. H.). — Présentation de « <i>Cameroun-Togo</i> » de J. C. Frélich	351
DESCHAMPS (Gouv. H.). — Présentation de « <i>L'Histoire et la géographie au point de vue sociologique</i> » de Emile Callot	351
***. — Bibliographie	352
***. — Compte rendu de la séance.....	355
Nécrologie : André Chevrillon.....	355
Emile Pagnon	356
Casimir Maistre	357
Guillaume Grandidier	358

Séance du 18 octobre 1957

DECARY (Raymond). — Guillaume Grandidier, homme de science	361
LYAUTEY (Pierre). — Présentation de « <i>Lawrence d'Arabie</i> » de F. Armitage	377
LYAUTEY (Pierre). — Présentation de « <i>Le Maghreb en feu</i> » du Maréchal Juin	378
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>Journal de la traite des noirs</i> » de Jehan Mousnier	379
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>Kirdi au bord du monde</i> » de Jean-Pascal Benoit	380
OSWALD DURAND (Gouv. gén.). — Présentation de « <i>La Turquie vivante</i> » de Louis Dollot	381
INGOLD (Gén.). — Présentation de « <i>Saint Exupéry ou l'enseignement du désert</i> » de Jean Hugnet	382
CHARBONNEAU (Gén. Jean). — Présentation de « <i>Apôtres au cœur de feu</i> » du R. P. Georges Gorée	382
TOURON (M ^{me}). — Présentation de « <i>Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo</i> », de Georges Condaminas	383
***. — Bibliographie	385
Compte rendu de la séance	386

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE POUR LA FRANCE ET LES PAYS D'OUTRE-MER

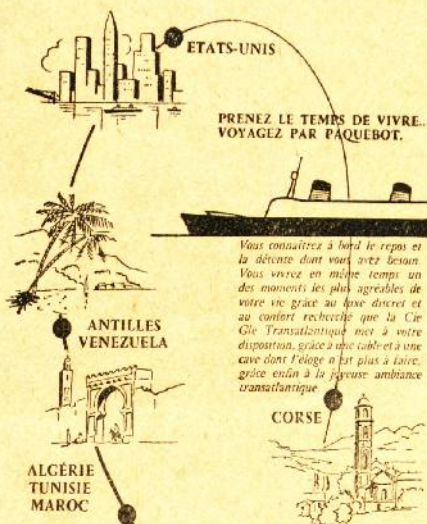
(S.O.F.F.O.)

Société Anonyme au Capital de 533.710.000 Frs

SIÈGE SOCIAL A PARIS

23, Rue de l'Amiral d'Estaing

AGENCE A SAIGON : 11 Cong-Truong ME-LINH



*Vous connaîtrez à bord le repos et
la détente dont vous avez besoin.
Vous vivrez en même temps un
des moments les plus agréables de
votre vie grâce au luxe discret et
au confort recherché que la Cie
Gie Transatlantique met à votre
disposition, grâce à une table et à une
cave dont l'éloge n'est plus à faire,
grâce enfin à la joyeuse ambiance
transatlantique.*

SACHEZ VOYAGER,
VOYAGEZ "TRANSATLANTIQUE"

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

PARIS : 6, RUE AUBER - TEL. : O.P.E. 02-06 - R.I.C. 97-59 - LONDRES : 20, COCKSPUR
STREET - NEW YORK : 610, FIFTH AVENUE ET TOUTES AGENCES DE VOYAGES AGRÉÉES

NOTE POUR NOS ABONNÉS

Les dépenses nouvelles et très importantes — notamment les frais d'impression et les frais postaux — qui affectent notre budget « Bulletin », nous mettent dans l'obligation de vous exposer la situation suivante.

Vous avez pu vous rendre compte de la variété toujours plus grande des communications que nous avons instaurées dans notre Académie, des nombreuses et solides critiques d'ouvrages que nous faisons pour vous, de la richesse de notre bibliographie, bref, vous avez pu suivre, mois par mois, le vie de notre Compagnie et vous avez pu, ainsi, mesurer l'effort de propagande des idées françaises que nous poursuivons. Vous avez pu, également, suivre les discussions que nous avons provoquées, à votre intention, sur les grands problèmes qui touchent de près notre pays : « Problèmes d'Afrique du Nord », « Questions du Proche et du Moyen-Orient » ; « Problèmes du Sahara ». A ces discussions, où nous les avons conviés, les meilleurs spécialistes se sont fait entendre et nos bulletins spéciaux, étoffés d'arguments et pleins de documentation, vous ont donné une idée du travail efficient qui est le nôtre.

Cet effort de très large diffusion s'il nous a valu, et s'il nous vaut chaque jour, de fort sensibles encouragements, nous coûte cher. Et pourtant, nous tenons, plus que jamais, à en maintenir le rythme, si possible même à l'accentuer. Mais pour que nous ayons la possibilité de continuer notre tâche, il est indispensable que nous vous sentions toujours à nos côtés.

Le Bulletin de l'Académie des Sciences d'outre-mer est votre bulletin. Il a vécu jusqu'ici grâce à vous. Faites qu'il vive encore avec votre amical appui.

Assurés d'avance de votre réponse, nous avons décidé de porter le prix de l'abonnement annuel à 1 500 francs à partir du premier janvier 1958. C'est avec foi que nous travaillons pour vous. Faites-nous confiance. Merci.



ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

SÉANCE DU 4 OCTOBRE 1957

LES NOUVELLES DÉCOUVERTES DES PEINTURES PRÉHISTORIQUES DU TASSILI

par M. Henri LHOÏE

La question des gravures et des peintures préhistoriques du Sahara n'est pas un sujet nouveau pour l'Académie ; les Professeurs Gautier et Reygasse ont eu l'occasion de vous en parler en 1931, lorsque les découvertes les plus importantes avaient été faites au Tassili.

L'origine de ces découvertes est, à l'actif, comme beaucoup de découvertes sahariennes, d'officiers qui, par leur profession parcourent le désert et ont l'occasion souvent de voir des choses de grand intérêt scientifique.

Dès le début de l'exploration du Sahara, avec Barth, avec Duveyrier, et d'autres, on connaissait l'existence de gravures préhistoriques. Mais, c'est en 1933 que le lieutenant Brenans, remontant l'oued Djérat, découvrait un site d'une importance considérable comportant des milliers de gravures préhistoriques d'une qualité exceptionnelle qui valurent à l'oued Djérat d'être surnommé la Vézère du Sahara.

A côté de ces gravures, le lieutenant Brenans avait trouvé également un certain nombre de peintures remarquables, plusieurs représentant des chars de guerre, qui, à l'époque, avaient soulevé, naturellement, de la part des spécialistes des discussions passionnées. On reparla alors d'Hérodote ; on

*

recherche le style de ces chars qui furent identifiés comme égéo-garamantiques, ceci, d'une part, en raison de leurs rapports artistiques très nets avec la Crète, d'autre part, par évocation du peuple des Garamantes dont Hérodote avait parlé les citant comme possédant des chars de guerre avec lesquels ils poursuivaient d'autres populations des régions du Sahara central.

En 1934, deux missions scientifiques furent organisées pour étudier sur place ces documents découverts par le lieutenant Brenans. La première comprenait les professeurs Gautier et Reygasse. La deuxième, formée au même moment et à la demande du Professeur Gautier, comprenait M. Perret, aujourd'hui Président de la Société de Géographie, et moi-même. J'avais déjà quelques années de Sahara à mon actif et je m'étais intéressé aux gravures et aux peintures. Une découverte comme celle du lieutenant Brenans ne pouvait pas m'être indifférente; c'est pourquoi le Professeur Gautier facilita mon voyage.

Les deux missions travaillèrent près d'un mois et demi sur place. Elles furent suivies, de communications à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et d'articles dans les journaux.

Je restai quant à moi un an et demi sur le terrain, explorant le Tassili du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, projetant des vues, d'autre part, sur le Ténéré, visitant l'Aïr, l'Adrar des Iforas, le Hoggar, recoupant le Tassili où je retrouvai le lieutenant Brenans qui m'avait initié à ses découvertes, ce qui me permit de relever près d'un millier de gravures et de peintures jusqu'alors inconnues.

Ce que j'avais vu au Tassili m'avait laissé entrevoir les richesses artistiques considérables de cette région et les apports que nous étions susceptibles d'y trouver extrêmement intéressants pour l'histoire du long passé du Sahara. Malheureusement, les documents que j'avais vus étaient en tel nombre que, livré à mes seules ressources, qui n'étaient pas grandes à ce moment-là, je ne pouvais réaliser moi-même ce travail de relevé. Je fis le projet de revenir un jour au Tassili avec une équipe de collaborateurs spécialisés, peintres en particulier; il était en effet nécessaire de mettre ces documents non seulement entre les mains des archéologues mais aussi entre celles du monde artistique et du grand public curieux des choses du passé.

J'ai dû attendre vingt ans pour réaliser ce projet. Entre temps, le lieutenant Brenans, devenu colonel, resté sur place comme commandant la Compagnie du Hoggar, avait pu relever encore un certain nombre de peintures, très belles, qui restèrent pendant des années dans les dossiers d'Alger. Ces documents furent remis à l'abbé Breuil, membre de l'Institut, en 1950 pour étude, en vue d'une publication. Comme l'abbé Breuil n'avait jamais été au Sahara, il me demanda d'étudier les deux dossiers qui lui avaient été remis (ils comprenaient tous les relevés du lieutenant Brenans), d'autant plus que dans ces dossiers, en dehors des dessins eux-mêmes, il n'y avait aucune note technique.

Il fallut trois ans à l'abbé Breuil et à moi-même pour mettre un peu d'ordre dans ces documents et leur faire voir le jour. Ce travail eut une heureuse conséquence, celle de nous faire comprendre l'intérêt de tous ces documents et la nécessité d'en reprendre l'étude sur place. Car si quatre étages, correspondant à quatre périodes différentes, avaient bien été déterminés dans les gravures et les peintures du Sahara, nous comprenions qu'il y avait quelque chose d'autre derrière les peintures du Tassili.

Au début de 1956, je formai une mission comprenant quatre peintres, un photographe et moi-même. Nous partions au Tassili dans des conditions assez difficiles. Voici pourquoi : c'était le gouverneur général Soustelle qui avait facilité la formation de cette mission : or nous arrivâmes à Alger la veille du départ de M. Soustelle ; d'où immobilisation de quinze jours et personne n'était capable de prendre une décision nous concernant puisqu'il n'y avait plus de gouverneur général en Algérie. M. Max Lejeune nous dépanna et nous permit de gagner Djanet avec un avion militaire qu'il fit détacher à notre intention.

Si ces documents n'ont pas été connus plus tôt, c'est que, précisément, leur relevé présentait de très grandes difficultés. Le Tassili, en effet, est une région désertique, d'accès très difficile. Nous avons travaillé à peu près entre 1.600 et 2.000 mètres d'altitude, dans une région sans la moindre ressource locale, avec des moyens de transport très primitifs puisqu'ils étaient limités aux chameaux, alors que nous emportions avec nous près de 3.000 kilos de bagages, et que nous devions franchir des cols où seuls les ânes pouvaient passer. Nous avons, donc, quitté Djanet avec ces 3.000 kilos de

bagages, tables à dessin, échelles pour accéder aux différentes parois des abris, ravitaillement pour plusieurs mois et, naturellement, matériel de campement.

Nous fûmes forcés de passer par le col d'Assakao, c'est-à-dire de faire un détour de neuf jours de marche et la presque totalité des bagages dut, pendant le passage de l'Assakao, être transportée à dos d'homme.

La première partie de la mission dura huit mois ; la plupart de mes collaborateurs fatigués, exténués, durent être rapatriés ; je dus moi-même rentrer en France pour reconstituer une nouvelle équipe, les documents que nous avions découverts entre temps se révélant d'une telle importance que nous ne pouvions abandonner nos travaux. Par ailleurs, le matériel était en place à 2.000 mètres d'altitude et il n'était pas question de le redescendre pour le remonter quelques mois plus tard.

Le résultat de nos travaux pendant 16 mois s'est chiffré par 800 fresques établies, dont la superficie couvre 1.500 m². Nous avons fait là des découvertes que l'on peut estimer sensationnelles. C'est ainsi qu'entre les deux périodes les plus anciennes qui avaient été déterminées, celle qu'on avait appelée des chasseurs ou du bubale et la période bovidienne, nous avons dégagé seize étages nouveaux de peintures qui n'avaient jamais été vues, ni même supposées. Les peintures du Tassili constituent donc une révélation et une découverte si l'on peut dire sans précédent dans la préhistoire saharienne.

Le mieux est que je fasse défiler sous vos yeux un certain nombre de ces peintures, vous serez ainsi à même de juger de leur importance, de leur richesse et de la nouveauté scientifique qu'elles apportent.

* * *

M. Henri Lhote présente alors 27 relevés des fresques établis sur place, à l'échelle et en teinte ; par la qualité de leur exécution, par la nouveauté des images dont certaines sont stupéfiantes par leurs caractères, — tel un grand dieu à tête de Martien de 6 mètres de haul, — et, aussi, par leur valeur artistique exceptionnelle, ces fresques sont appelées à devenir classiques dans l'histoire de l'art.

Parmi les pièces maîtresses de cet ensemble, on note de très jolies femmes dont les profils et les coiffures évoquent les femmes

peules de l'A. O. F., des troupeaux de bœufs en marche aux teintes jamais observées dans l'art préhistorique, des combats d'archers, etc... qui font évoquer à M. Lhote l'origine des Peuls et leur migration par la voie saharienne.

Dans les étages plus anciens, toute une série de personnages à tête ronde qui, de style primitif au début, atteignent en évoluant, une très belle qualité décorative ; les dessins ponctués qu'ils portent sur le corps rappellent les scarifications actuelles des noirs d'Afrique. Cet ensemble refléterait, d'après M. Lhote, un peuplement négroïde ancien du Sahara. La présence des noirs est, d'ailleurs, confirmée par d'autres fresques telle celle où l'on voit un personnage portant un masque de bois, identique à ceux qu'utilisent encore les tribus senouffos de l'A. O. F. Une autre fresque représente trois masques stylisés d'aspect tout-à-fait moderne qui ne laissent aucun doute sur leur essence négroïde. Une danseuse de pure beauté (baptisée la Dame Blanche du Sahara) découlant du style négroïde à tête ronde, présente de très nettes influences égyptiennes. Une autre femme d'une grâce remarquable (baptisée Antinéa) au profil européide, accuse, de son côté, des influences non seulement égyptiennes, mais grecques.

L'art animalier n'est pas absent, bien au contraire ; il a été en honneur chez les artistes préhistoriques du Tassili de toutes les époques. Il reflète une faune de savane qui confirme, si la preuve demandait encore à être faite, le passé plus humide du Sahara. Une scène montre, en effet, un groupe d'hippopotames poursuivis par des chasseurs montés dans des pirogues.

Ces très intéressants documents — quelques uns même émouvants — ouvrent une page nouvelle aussi bien à l'histoire du Sahara qu'à celle de l'Afrique ; ils apportent le témoignage que de nombreuses civilisations : négroïdes, éthiopiennes, égyptiennes et grecques se sont succédées dans le grand désert avant son assèchement. « D'ores et déjà, on peut dire que le Sahara et tout particulièrement le Tassili vient de se révéler comme le centre d'art préhistorique le plus riche du monde », a dit M. Henri Lhote. Tous ceux qui ont assisté à sa communication et à la présentation d'œuvres d'une qualité rare ont eu la révélation surprenante de huit millénaires d'un mystérieux et magnifique passé saharien (N. D. L. R.).

* * *

M. LHOTE. — Quel âge peuvent avoir ces fresques m'a demandé un de nos confrères au cours de leur présentation ?

A côté des relevés que nous avons faits nous avons pratiqué des recherches dans toute la région parcourue ; nous avons en particulier à plusieurs reprises fait des fouilles à la base des peintures, fouilles positives, en plusieurs circonstances. Mais extrêmement délicates à mener, parce que, il y a parfois cinq, six, huit, dix et douze étages de peinture. Quand à la base, nous retrouvions un outillage, des restes alimentaires comme cela a été le cas, le problème était de savoir à quel étage nous devions rapporter des documents. Et là encore ce n'était que par de nombreux recoupements que nous pouvions arriver à dégager certains faits sur lesquels aucune hésitation n'était possible.

A Jabbaren et à Aouanrhet, j'ai pratiqué quatre fouilles, toutes positives. J'ai trouvé en place de nombreux ossements d'animaux où prédominaient ceux des bœufs domestiques ; il y avait également des restes de gazelles et d'antilopes. Du fait que nous avions un étage typiquement bovidien et que le bœuf domestique était inconnu antérieurement, nous avons ainsi des présomptions pour que ces vestiges soient boviens.

Avec cet outillage, nous avons trouvé des pointes de flèches, des haches polies, et en quantités des tessons de poteries. Nous avons même relevé des perles en coquille d'aétruche, des pendentifs en schiste, le même schiste qui servait aux peintures et qui était broyé pour faire de l'ocre ; nous avons également trouvé des bracelets de pierre, enfin tous les bijoux que portaient les hommes et les femmes à cette époque. Avec cela, en surface, la plupart du temps, mais également dans la couche, des quantités considérables de meules, de meules dormantes et de broyeurs.

A Jabbaren, nous nous trouvions devant un ensemble considérable avec de multiples étages. Par contre, dans la station de Sofar, située à 40 kilomètres plus à l'ouest, nous nous sommes trouvés devant des fresques sans mélange appartenant, en particulier, au style des hommes à tête ronde que nous avons appelé les Martiens. Là, pas de restes alimentaires, pas de meules et pas de haches polies, ni de silex. Les boviens couchaient dans les abris mais les hommes à tête ronde n'y couchaient certainement pas ; ils devaient camper au dehors, ce qui implique déjà peut-être un changement de climat. Devant ces stations, nous avons relevé des haches grossières presque de facies paléolithique mais, incontestablement néolithiques, un néolithique très archaïque, taillées à gros éclats.

Nous avons donc là deux éléments qui sont bien dégagés sur les différents types d'outillage employé, mais il faudra encore attendre, faire de nouvelles vérifications et de nouvelles fouilles, pour progressivement y voir plus clair.

Pour ces peintures bovidiennes, on peut estimer qu'elles ont pû débiter vers 4.500 avant l'ère, mais il est possible aussi qu'elles soient plus tardives. La période bovidienne a duré longtemps, plusieurs millénaires vraisemblablement ; elle s'est prolongée jusqu'à l'arrivée du cheval, époque à laquelle on peut noter la coexistence du cheval et du bœuf. Le bœuf, à ce moment-là, est d'un style décadent, en rapport avec le style des chevaux de l'époque ; on peut dater ces peintures de l'étagé du cheval, pour les plus anciennes, à peu près à 1.200 avant l'ère. Les peintures telles qu'Antinéa et le guerrier « grec » du même style, doivent se situer vers la fin, de la période bovidienne. En les estimant à 2.000, je crois que c'est un chiffre raisonnable.

Les éléments que nous avons déjà rapportés bousculent toutes les données acquises comme vous avez pu le voir et permettront de reviser certaines conceptions sur les filiations sur l'art pariétal, car, dès maintenant, il apparaît que les peintures préhistoriques du Tassili appartiennent à un art né sur place, bien entendu pour les périodes les plus anciennes, sans rapport avec les autres de l'Europe et de l'Afrique du Sud. Une exposition des fresques aura lieu au Pavillon de Marsan en novembre et reflétera, par son ampleur, l'émouvant message que nous ont laissé les hommes préhistoriques sur les rochers du Tassili.

M. LE PRÉSIDENT. — Nous vous remercions Monsieur, d'avoir bien voulu réserver à notre Compagnie la primeur de ces documents saisissants. Après les avoir vus passer sous nos yeux, nous avons besoin de vous relire pour classer ces belles images qui nous révèlent que le Sahara était une voie par laquelle passaient, à la fois ou successivement, des éléments négroïdes et des éléments orientaux, et qu'il serait inexact de le considérer comme étant purement un désert et n'était pas habité.

Nous vous devons des instants très intéressants et presque émouvants ; je suis sûr d'être l'interprète de notre Compagnie en vous exprimant nos très vives félicitations.

PRÉSENTATION D'OUVRAGES

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — M. Saint-Victor Jean-Baptiste, professeur de sciences sociales au Lycée Toussaint Louverture à Haïti, vient de publier un ouvrage solidement charpenté, documenté, bourré de faits puisés aux meilleures sources ; il est intitulé « *Haïti. La lutte pour l'émancipation* ».

Il s'agit des efforts tentés, dès le début du XVIII^e siècle (la première insurrection date de 1722) par les masses haïtiennes pour se libérer de l'omnipotence des négociants et armateurs européens — français surtout — qui monopolisaient officiellement le commerce et le frêt, régime politique et économique vraiment trop pesant. On connaît les grandes phases de cette lutte pour l'émancipation ; les noms du général Leclerc et de Toussaint Louverture le haïtien, au début leader des institutions républicaines françaises, illustrèrent, à l'époque, cette révolution de la « Perle des Antilles » qui se termina, en fait, le 1^{er} janvier 1804 par la création de la nouvelle nationalité d'Haïti, premier état nègre libre de l'hémisphère occidental.

Si cette vieille et toujours chère colonie s'est malheureusement séparée de nous, nous y avons conservé, tant était grand notre prestige, notre culture et notre langue. Nos amis Haïtiens en sont toujours très fiers et les conservent jalousement. Je ne saurais oublier, pour ma part, que le plus grand poète d'Haïti qui a écrit en français de magnifiques pages sur notre pays porte précisément mon nom et, plus curieusement encore, mon prénom.

La lecture de l'ouvrage de M. Saint-Victor Jean-Baptiste devrait nous inciter à quelque méditation sur les raisons de la grandeur de notre ancien empire français et surtout sur les causes de sa décadence. Il y a dans ce livre attachant certains chapitres dont semble s'être presque intimement inspirée une angoissante actualité.

* * *

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Notre confrère Pierre Lyautey, grand voyageur qui sait voir, retenir et commenter (quel pays n'a-t-il pas eu la curiosité de visiter : la Chine, le Mexique, les Etats-Unis, la Russie, la Turquie, Israël, le Liban, la Jordanie, l'Egypte et j'en passe ?), qui nous a déjà donné tant d'ouvrages — une bonne vingtaine, je crois — sur les grands problèmes internationaux, tous d'une facture de haut prix, vient d'écrire

un livre remarquable au titre évocateur « *Le duel en Orient* ».

De quel duel s'agit-il ? De celui des deux Grands de ce monde agité où nous évoluons, les U. S. A. et l'U. R. S. S., duel dont l'enjeu est le pétrole, cet or noir qui coule à flots et éclabousse tant d'hommes en Arabie Séoudite, en Iran, en Irak et partout ailleurs, sur la vaste terre.

M. Pierre Lyautey qui connaît admirablement le Proche-Orient et sait en saisir toutes les nuances, même les plus subtiles, a étudié, sur place, chacun des Etats, Républiques ou autre, jadis « chasse gardée des diplomates » et pour lesquels le public se passionne aujourd'hui et suit avec angoisse « les tragédies du sang, de l'intérêt et de la haine qui se jouent sur les rives du Nil comme dans les déserts d'Arabie ». « De ces grandes convulsions, on aimerait, écrit Pierre Lyautey, à comprendre les sens et la marche des événements et à deviner l'avenir ».

L'avenir, nous l'entrevoions au cours des chapitres du livre de M. Pierre Lyautey, disséquant avec l'habileté d'un chirurgien l'âme toujours un peu compliquée de ces hommes nouveaux, désormais projetés sur le devant de la scène internationale. Qu'ils soient Turcs, Jordaniens, Egyptiens, Israéliens, Syriens, Libanais, Irakiens, Arabes séoudites et même Yéménites, tous sont, en fait, aujourd'hui gouvernés, dirigés, ballottés, désagréés dans cette lutte gigantesque qui fait s'affronter, tantôt en guerre froide tantôt en guerre des nerfs, les conseillers de M. Eisenhower et ceux de M. Kroutchew.

Où est-il ce doux Orient, objet des enthousiasmes et des enchantements, des mirages et des ensorcellements de Chateaubriand, de Lamartine, de Gérard de Nerval, de Barrès, de Loti ou de Farrère qui surent nous donner « tant de beaux songes et de rêves délicats » ? M. Pierre Lyautey l'évoque en pages pleines de cette poésie particulière à l'Orient : sa description d'Istamboul, celle admirable des Lieux saints et du Chemin de croix, celles, aussi, si évocatrices des temps bibliques, celles enfin touchant à son séjour au Maroc, à Marakech sous les palmes, dans cette Casbah où il a vécu plus de dix ans et où, dans le bonheur des amitiés et dans la paix des journées calmes, portées par la divine lumière du soir ou les teintes glorieuses de l'aurore, il entendait « le rythme scandé des anciennes cantilènes ».

Toute cette poésie, digne des pays fabuleux qu'a visités M. Pierre Lyautey et qu'il décrit avec tant d'affectueuse amitié, ne nous fait pas oublier le drame du Proche-Orient et à la question « Comment cela va-t-il finir » ?, il ne peut être répondu que « dans cet Orient nouveau où tout est vulnérable et névralgique, tout est en devenir ».

Lucide et clairvoyant, le livre de M. Pierre Lyautey nous exhorte à réfléchir sur la gravité de problèmes sur lesquels de

trop nombreux Français continuent hélas ! à avoir les yeux fermés et dont ils ne se sont vraiment souciés que le jour où leur voiture a manqué de carburant et les a privés de leur partie de pêche ou de campagne.

* * *

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — L'Afrique noire vue par un écrivain qui la connaît pour l'avoir parcourue et étudiée et qui l'aime pour l'avoir comprise ; voilà ce qui nous change, fort heureusement, de quelques insipides reportages et de pas mal d'études partisans. M. Pierre Ichac, voyageur, journaliste, photographe, ethnologue, sociologue et, avant tout, observateur aux dons extraordinaires nous donne aujourd'hui un des meilleurs ouvrages sur l'Afrique.

Chasseur sans armes — autres que sa camera et son stylo — il a vécu, s'étant fait vraiment africain, parmi ce petit peuple anonyme, timide, prêt, plus souvent qu'on ne l'imagine, à accorder le cadeau magnifique de sa confiance, un peu mystérieux, toujours mystique dans tous les actes, même les moindres, de sa pauvre et rude existence. M. Pierre Ichac nous a rapporté un « document » *L'Afrique et mes amis* vraiment sensationnel et souvent émouvant.

Des récits qui le composent, aucun n'est œuvre d'imagination. Malgré l'étrangeté de la plupart d'entre eux, ce sont des enquêtes vécues au cours des séjours de M. Pierre Ichac dans la forêt camerounaise ou la savane tchadienne ; leurs protagonistes, qu'ils soient hommes ou bêtes, ont réellement existé et c'est ce qui en fait l'intérêt. Braconniers, thaumaturges, magiciens, gorille, panthère, éléphant, oiseau à miel et calao, autant de fenêtres ouvertes sur l'âme de l'Afrique sur le comportement de cette humanité étrangement pourvue d'un solide patrimoine spirituel (que certains bons esprits veulent dénier) — cette humanité puissante, débordante — dont les yeux s'ouvrent chaque jour — et qui n'a pas encore retrouvé toute la lumière qu'elle cherche irrésistiblement.

* * *

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Une ethnologue, Mme Germaine Tillion, qui a vécu de nombreuses années en Algérie, notamment dans l'Aurès où elle a noué de solides amitiés, expose une série de vues sur les problèmes si angoissants de l'Algérie, dans ce qu'ils ont, d'après elle, de plus fondamental à savoir leur aspect économique et, par rebondissement naturel, leur aspect social.

Livre ramassé (il a 120 pages) intitulé « *L'Algérie en 1957* », où l'auteur, à l'esprit scientifique aiguisé, affirme que le lien entre la France et l'Algérie n'est nullement, comme on le croit souvent, un lien politique, que ce lien existe mais que les faits sociaux, les faits ethniques, les faits économiques constituent, qu'on le veuille ou non, une somme de vérités d'un poids suffisant pour assurer l'existence d'une « communauté puissante, établie sur un territoire vaste aux ressources diverses et complémentaires ».

M^{me} Tillion qui a « mesuré l'avidité intelligente que la jeunesse algérienne tourne vers l'avenir, est convaincue de l'apport que l'Algérie peut espérer de nous, comme nous d'elle ».

Un livre à lire et à méditer en n'oubliant pas le côté profondément humain qui s'en dégage et que M^{me} Tillion, déportée de la Résistance, a écrit avec un cœur de femme qui a durement souffert.

* * *

Gouv. H. DESCHAMPS. — Dans la collection « l'Union Française », dont notre collègue Charton et moi-même assurons la direction, a paru l'ouvrage de Jean Claude Frélich « *Cameroun-Togo* ». Une des lois de la collection veut que l'auteur ait vécu dans les pays dont il parle. M. Frélich remplit parfaitement cette condition pour les deux territoires, ce qui était une gageure ; il a exercé ses fonctions d'administrateur au Togo de 1941 à 1948, et au Cameroun de 1949 à 1955, et un administrateur très attentif aux pays et aux populations, car il est aussi ethnologue. On lui doit une importante étude sur les Kokouba et une carte ethnique générale de l'Afrique occidentale et centrale, la seule existant aujourd'hui et qui fut un travail de bénédictin.

Comme les autres volumes de la collection, celui-ci constitue une mise au point de la géographie et de l'ethnographie des territoires, avec des notions très étendues sur l'histoire, le statut politique et administratif et la vie économique. Noter dans le travail de M. Frélich, la place particulièrement importante donnée aux études régionales.

La sûreté de l'information, la conscience scientifique de M. Frélich et son coup d'œil d'administrateur averti sur le présent et l'avenir, la bibliographie, les cartes, les photographies font de ce volume l'initiation la plus complète, sous une forme restreinte, aux réalités et aux problèmes complexes des deux nouveaux états autonomes sous la tutelle française.

* * *

Gouv. HUBERT DESCHAMPS. — Quels sont les rapports de la géographie et de l'histoire ? Doit-on les intégrer dans un ensemble

plus vaste qui serait la sociologie ? La synthèse historique et la philosophie de l'histoire sont-elles valables ? Voilà quelques questions souvent débattues et, depuis longtemps, à qui les doctrines et les époques ont donné des réponses infiniment diverses et auxquelles, parmi bien d'autres, M. Emile Callot donne à son tour, ainsi qu'à nombre d'autres problèmes, une réponse originale dans un livre ardu, hérissé de vocables philosophiques, mais qui semble montrer une voie nouvelle. Livre difficile à analyser dans sa complexité et sa richesse, mais dont on peut ainsi résumer les conclusions.

L'histoire et la géographie se ramènent à l'analyse de faits sociaux. Vue que certains historiens et beaucoup de géographes ne manqueront, sans doute pas de contester. La tentative de M. Callot dans son ouvrage « *L'Histoire et la Géographie au point de vue sociologique* » pour y faire entrer la géographie physique, tout honorable qu'elle soit, ne paraît pas convaincante. Quoi qu'il en soit, on ne saurait séparer ces deux sciences qui doivent, sans cesse, s'emprunter des éléments de travail. L'auteur les fait entrer dans une nouvelle science qu'il baptise « sociographie » et où l'ethnographie et l'enquête sociologique trouveraient aussi leur place, sciences essentiellement descriptives ce qui élimine la philosophie de l'histoire et même la « prétendue synthèse » historique. L'élaboration des lois appartiendrait à la « sociologie » proprement dite à qui serait réservée la tâche d'utiliser les faits sociaux. Ces lois, à leur tour, pourraient servir de base à la « sociotechnique », c'est-à-dire à l'action dans le domaine politique et social.

Cet effort de synthèse méthodologique, touffu dans ses développements, aboutit à des conclusions claires et dont l'intérêt, dans la crise actuelle de la conception de l'histoire, apparaît évident.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- JULIEN DE CERF. — *Bahr el ghazal, Terre du Tchad*. 1957, in-8°, 190 pages. Editions Regain, Monte-Carlo (*Don des éditeurs*).
- SAINT VICTOR JEAN-BAPTISTE. — *Haïti, sa lutte pour l'émancipation*. 1957, in-4°, 286 pages. Editions La Nef de Paris (*Don des éditeurs*).
- EGRETAUD (Marcel). — *Réalité de la nation algérienne*. 1957, in-8°, 214 pages. Editions sociales. Paris (*Don des éditeurs*).

- MAILLERET (Louis). — *Aperçu d'un demi-siècle de travaux scientifiques à l'Ecole française d'Extrême-Orient*. 1957, in-4°, 42 pages. Editions France-Asie-Saïgon (*Don de l'auteur*).
- SERGENT (Dr Edmond). — *Une question de terminologie : Comment traduire « Stress » ?* 1957, in-4°, 17 pages. Imprimerie la Typo-Litho, Alger (*Don de l'auteur*).
- SERGENT (Dr Edmond). — *La médecine française en Algérie*. 1957, in-4°, 7 pages. Institut Pasteur d'Algérie (*Don de l'auteur*).
- EVRAUD (P.). — *Les recherches géophysiques et géologiques et les travaux de sondage dans la cuvette congolaise*. Mémoires, in-8°, Tome VII, fasc. 1, 62 pages avec cartes. Publication de l'Académie royale des Sciences coloniales, Bruxelles.
- DOMONT (J. M.). — *La prise de conscience de l'individu en milieu rural Kongo*. Mémoires, in-8°, Tome XIII, fasc. 2, 47 pages. Publication de l'Académie royale des Sciences coloniales, Bruxelles.
- BARAT (Christian). — *Pluviologie et aquimétrie dans la zone intertropicale*. 1957, in-4°, 80 pages avec graphiques. Publication de l'Institut d'Afrique Noire. Dakar.
- ICHAC (Pierre). — *L'Afrique et mes amis*. 1957, in-8°, 222 pages avec illustrations. Editions Julliard. Paris (*Don des éditeurs*).
- FRELICH (J. C.). — *Cameroun-Togo*. 1956, in-8°, 217 pages avec cartes et reproductions photographiques. Editions Berger-Levrault, Paris (*Don de l'auteur*).
- CALLOT (Emile). — *L'Histoire et la Géographie au point de vue sociologique*. 1957, in-4°, 325 pages. Editions Berger-Levrault, Paris (*Don des éditeurs*).
- TIXIER (Marcel), TOBY (Jean) et GRAND (Walter). — *Allocutions prononcées à la séance d'ouverture de la Session ordinaire 1957 de l'Assemblée territoriale des Etablissements français de l'Océanie*.
- ***. — *Réformes Outre-Mer*. Loi n° 56-619 du 23 juin 1956 et décrets d'application. 1957, in-4°, 360 pages. Imprimerie des Journaux officiels, Paris.
- LAMBOTTE (Robert). — *Afrique noire aux fruits d'or*. 1957, plaquette 62 pages. Editions sociales, Paris (*Don des éditeurs*).
- YVER (Georges). — *Correspondance du Maréchal Valée, septembre 1840-mars 1841*. 1957, in-4°, 325 pages. Publication du Gouvernement général de l'Algérie. Editions Larose, Paris.
- ***. — *Aspects véritables de la rébellion algérienne*. 1957, in-4°,

155 pages. Publications du Gouvernement général de l'Algérie.

LYAUTEY (Pierre). — *Le duel en Orient*. 1957, in-8°, 232 pages. Editions Plon, Paris (*Don de l'auteur*).

TILLION (Germaine). — *L'Algérie en 1957*. 1957, in-8°, 120 pages. Editions de Minuit, Paris (*Don des éditeurs*).

DEWISME (C. H.). — *Les zombis ou le secret des morts-vivants*. 1957, in-8°, 158 pages avec illustrations. Editions Grasset, Paris (*Don des éditeurs*).

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DU 4 OCTOBRE 1957

Séance ouverte à 15 h. 10 sous la présidence de M. Jacques BARDOUX.

Présents : MM. Jacques BARDOUX, DECARY, JARRE, COMBES, INGOLD, REIZLER, BARQUISSAU, BOUJARD, GUERNIER, GIRARD, Rév. Père TASTEVIN, MÉRAT, CARTON, HEIM, SOLUS, DYÈVRE, POILAY, Pierre LYAUTEY, DESCHAMPS, PROST, MIÈGE, MALBRANT, GHEERBRANDT, BARÉTY, PRUDHOMME, MERCIER, CHARLES-ROUX, Henri LHOË, Roland LEBEL, TALVAS, de RENDINGER, D^r POISSON, OSWALD DURAND.

Excusés : Victor CAYLA, BLONDEL, NAEGELEN, DELAVIGNETTE, ROUGH CHARBONNEAU, LAPRADE, Jean MARIE, DURAND-RÉVILLE, FOLLEREAU, ANDRÉ, de BOISBOISSEL, LIORÉ, GAYET, M^{lle} QUINQUAUD.

* * *

Lecture du procès-verbal

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance. Celle du 5 juillet 1957 ; il est adopté sans observation.

* * *

Nécrologie

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Quatre disparitions, chacune ressentie douloureusement à des titres particuliers, ont endeuillé notre Compagnie, au cours des vacances.

ANDRÉ CHEVRILLON

Le 9 juillet mourait à Paris, à 93 ans, notre confrère André Chevrillon de l'Académie française dont il était le doyen, membre fondateur de notre Compagnie. Neveu d'Hippolyte Taine, il avait conservé de son oncle et maître les dons d'analyse, le sens aigu de la critique et surtout l'esprit de synthèse.

Né à Ruelle en 1864, agrégé d'anglais, docteur ès-lettres, professeur à l'Ecole navale, puis à la Faculté des Lettres de Lille, il quitte l'enseignement, pour raison de santé, en 1896.

Désormais, sa vie est jalonnée de voyages et de livres. « Sa curiosité du monde avait fait de ce philosophe un véritable explorateur », a dit fort justement de lui le critique Emile Henriot.

Ses ouvrages sont riches de sucs et pleins de couleurs. Tour à tour

paraissent *Dans l'Inde* (1891) ; *Thébaïde et Judée* (1897) ; *Sanctuaires et paysages d'Asie* (1905) ; *crépuscule d'Islam-Maroc* (1906) ; *Marrakech sous les palmes* (1919) dont la vigueur et la justesse en font, encore aujourd'hui, un livre de toute actualité ; *La Bretagne d'hier* (1925) ; *Visions du Maroc* (1933).

L'Académie française avait choisi cet « homme de pensée et d'imagination philosophique » pour succéder à Etienne Lamy en 1921. André Chevrillon, par sa haute conscience professionnelle, ennemi de toute publicité et de tout tapage, a grandement honoré les lettres françaises dans les remarquables études qu'il a si bien menées « sur l'histoire éternelle des hommes ».

M. LE PRÉSIDENT. — Je suis le disciple d'André Chevrillon ; aussi, me permettez-vous d'insister sur la valeur exceptionnelle de l'écrivain et de l'homme.

André Chevrillon a été mon maître ; ce sont ses premiers livres sur l'Angleterre qui m'ont révélé la pensée anglaise, ses caractères et ses méthodes. André Chevrillon n'était pas seulement un grand écrivain, il était aussi un homme courageux, un homme bienveillant. Courageux il l'a été ; il a écrit sur l'Allemagne un livre où il démontrait, ce que beaucoup de Français avaient oublié, que l'hitlérisme n'était pas une nouveauté, mais la réédition accentuée des thèses, des sentiments et des haines du pangermanisme.

Il était aussi d'une bienveillance extrême. J'ai été, toute ma vie, le débiteur d'André Chevrillon. Je venais d'écrire mes deux thèses de doctorat ès-lettres ; je ne les avais pas encore imprimées et j'allais remettre les manuscrits entre les mains de la Faculté. L'une de ces thèses était consacrée à un moraliste de l'Angleterre contemporaine, John Ruskin. Or, j'avais appris qu'André Chevrillon venait de terminer un livre sur John Ruskin. Ce fut pour moi un coup de massue !

Un de mes amis, Joseph Eynard, me conseilla d'apporter à André Chevrillon ma thèse sur John Ruskin, ce que je fis après bien des hésitations. André Chevrillon revenait des Indes. Il me reçut fort aimablement, prit mon manuscrit, lut quelques lignes, feuilleta la table des matières, examina les titres des chapitres et me dit : « Monsieur, je vois que vous avez compris John Ruskin. Je m'en voudrais, en publiant mon ouvrage de nuire à votre succès ; mon livre ne paraîtra qu'après votre thèse ». Et, de fait, son Ruskin ne fut publié que dix ou douze ans avant sa mort. Ce geste d'André Chevrillon je ne l'ai jamais oublié ; je ne suis pas sûr qu'il y ait beaucoup d'hommes de lettres capables de faire le même. La dette que j'ai contractée vis-à-vis d'André Chevrillon, je me permets aujourd'hui de la payer, devant vous.

* * *

EMILE PAGNON

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Voici un autre deuil qui nous touche plus particulièrement. Notre Correspondant de Meknès, Emile Pagnon nous a quittés brusquement avec cette générosité dans la discrétion qui faisait de lui une figure si attachante.

Arrivé au Maroc aux premiers jours de notre installation, Emile Pagnon n'avait jamais quitté la terre moghrébine où il avait donné le meilleur de lui-même. Tenace, acharné au travail, d'une magnifique honnêteté, ayant un sens de l'humain poussé jusqu'au scrupule, il a fondé un peu partout à Casablanca, à Fédallah, à Rabat, surtout à Meknès, différents établissements agricoles, ou autres, modèles de coopération franco-marocaine.

Conseiller averti et très écouté des différentes autorités françaises qui eurent la charge d'administrer le Maroc, notamment du Maréchal Lyautey, il avait su gagner aussi l'amitié et la confiance des grands dirigeants marocains, conquis par sa droiture et sa belle conscience.

Il avait, par ailleurs, créé des maternités, équipé des homes pour enfants, aidé à l'organisation de crèches, fondé à Meknès même un hôpital admirablement installé qui avait nécessité une dépense de près de 100 millions. Partout, éclatait son inépuisable générosité. Nous en avons été, nous-mêmes les bénéficiaires et nous ne saurions oublier la noblesse de son geste quand, quelques semaines avant sa mort, il fit un don très important à la Société des Amis de notre Académie, comme il avait fait le même, le même jour, à l'Académie des Sciences.

Tant de hauts desseins accomplis, tant de bonté répandue, tant d'intelligentes initiatives méritaient des remerciements officiels. Ils lui furent donnés, dernièrement, par le Maréchal Juin qui, en quittant le Maroc, tint à lui remettre la Cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur dans son magnifique domaine de Toulal cette « vallée heureuse » qu'il créa de ses propres mains, symbole vivant de l'amitié franco-marocaine qu'il prôna jusqu'à sa dernière heure.

C'est un grand honnête homme qui nous a quittés, son souvenir restera longtemps parmi nous.

M. LE PRÉSIDENT. — Un honnête homme, on vient de nous le dire, un grand Français nous a quittés ! Que pourrai-je ajouter à l'éloge ému avant que M. le Secrétaire perpétuel vient de faire d'Emile Pagnon. Nous gardons dans notre souvenir l'image de cet ami de notre Compagnie dont le dernier geste à notre égard témoigne des délicats sentiments dont a été auréolée sa longue vie de travail probe, de bonté souriante et surtout d'immense générosité.

* * *

CASIMIR MAISTRE

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Le 20 septembre est décédé à Montpellier à l'âge de 90 ans, l'un des explorateurs du Congo, Casimir Maistre, que notre Compagnie avait élu membre non résidant le 23 juin 1932.

Après de brillantes études au lycée Saint Louis à Paris, Casimir Maistre est attaché, en 1888, à la mission Catat chargée de l'exploration de Madagascar. En 1891, après le massacre de la mission Crampe en Afrique centrale, il est désigné pour amener des renforts sur

l'Oubangui à la mission Dybowski. Dybowski, rentré malade, Casimir Maistre prend le commandement de la mission avec comme collaborateurs Clozel, Béhagle, Bonnel de Maizières, Brunache et Briquez : il avait 25 ans.

La mission dure deux ans. Au milieu d'effroyables difficultés, elle atteint le Gribingui et le Bahr Sara, deux des branches principales du Chari. Au retour, encerclant le Cameroun et coupant la route aux missions allemandes qui poussaient vers le Tchad, Casimir Maistre passe par le Logone, la Bénoué et le Niger. Il jalonne son itinéraire de traités passés avec les chefs indigènes, traités aussitôt ratifiés à Paris et utilisés lors des pourparlers de Berlin qui aboutirent à la Convention franco-allemande de 1893 assurant à la France la possession définitive du bassin du Chari et l'accès au Tchad et à la Bénoué.

En récompense de ses éminents services, Casimir Maistre reçoit la médaille d'or des diverses sociétés de géographie de France (Paris, Marseille, Nancy, Saint-Etienne, Montpellier, Toulouse, etc...) et la croix de chevalier de la Légion d'honneur à 26 ans.

Casimir Maistre a écrit plusieurs ouvrages notamment *Du Congo au Niger*, *A travers l'Afrique centrale* qui passionnèrent l'opinion et contribuèrent, pour beaucoup, à éveiller la conscience nationale sur les problèmes de l'Afrique française.

Officier de la Légion d'honneur depuis 1922, soit depuis plus de 35 ans, l'Académie des Sciences d'outre-mer, désireuse d'honorer encore ce vieux pionnier de notre installation en Afrique avait entrepris des démarches pour lui faire accorder la Cravate de Commandeur — elles n'ont pu malheureusement aboutir ; nous ne pouvons que regretter que des titres aussi prestigieux n'aient pu recevoir la récompense qu'ils méritaient.

Nous conserverons le souvenir de ce grand français, dont l'enthousiasme et la foi dans les destins de son pays sont toujours restés aussi vifs que lorsque, tout jeune homme, il se lançait, avec tant de désintéressement et d'abnégation, dans des régions africaines encore inexplorees pour le plus grand renom et aussi le plus grand intérêt de la France.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous comprendrez avec moi, mes chers confrères, qu'il était nécessaire que fût fait devant nous le rappel des très éminents services rendus par notre regretté confrère, Casimir Maistre, à la cause française. Cet éloge est des plus mérités. Notre Compagnie qui sait conserver le culte de ses grands disparus gardera une place particulière à Casimir Maistre qui, un des premiers, a ouvert, dans des circonstances difficiles, souvent périlleuses, le chemin des grands territoires africains qui assurèrent pendant longtemps le prestige de notre pays dans le monde.

* * *

GUILLAUME GRANDIDIER

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Aucune séparation ne pouvait nous être plus douloureuse que celle de notre Secrétaire perpétuel

honoraire Guillaume Grandidier. Nous le savions cruellement atteint depuis le mois de juin, mais son étonnante vitalité nous avait, un instant, permis d'espérer sa guérison. Il n'en a malheureusement rien été; il s'est éteint, presque brusquement jeudi 19 septembre, à 21 heures.

Il était né à Paris le 1^{er} juillet 1873, il avait donc à sa mort 84 ans. Docteur ès-sciences, membre titulaire du bureau des longitudes, chargé de nombreuses missions scientifiques à Madagascar et en Afrique orientale, Secrétaire général de la Société de géographie, membre correspondant du Muséum, membre de la plupart des Sociétés de géographie de France et de l'étranger, notamment de celles de Londres, Bruxelles, Leningrad, New-York, Bucarest, Lima, Genève, Copenhague, Stockholm etc... Guillaume Grandidier partout où il est passé, partout où il a servi, partout où il a travaillé, a su grouper un admirable faisceau d'amitiés scientifiques.

De son œuvre, je ne parlerai pas, laissant ce soin à son disciple le plus cher. Je veux seulement vous dire ce que l'Académie doit à Guillaume Grandidier et ce qu'elle perd avec sa disparition. Membre fondateur de notre Compagnie, il en fut le Secrétaire perpétuel en 1940. Durant 14 années, il fut l'âme de notre maison, l'animateur de nos travaux, notre conseiller averti, tenant avec les Pouvoirs publics un rôle souvent délicat de fine diplomatie, maintenant partout nos meilleures traditions, grâce au grand prestige de son nom, à son autorité de savant, à son étonnante conscience, à son affabilité et à sa courtoisie. Ecrivain de valeur, observateur minutieux, chercheur d'une patience bénédictine, homme aux scrupules poussés à l'extrême, Français par dessus tout et dans la plus belle acception de mot, il a, pendant sa longue et féconde existence, tenu parmi nous une place de choix dont nous conserverons toujours le souvenir très ému.

Le 23 septembre de bonne heure, avec seulement sa famille, M. le Ministre Lémery, M. Legoux, le Dr Girard, le Dr Henri Poisson et nos collaborateurs de la rue La Pérouse, nous avons assisté à la levée du corps, puis, le Dr Girard, le Dr Poisson et moi-même l'avons conduit jusqu'à Fleury-Mérogis, en Seine et Oise. Ainsi, cet homme dont la vie mondaine avait été si brillante, qui avait su se créer les plus belles amitiés, qui aimait tant recevoir dans son accueillant appartement de l'avenue Montaigne, qu'animait l'élégante gentillesse de M^{me} Grandidier, cet homme a voulu, délibérément, partir avec le maximum de discrétion, sans vouloir déranger personne, et a désiré reposer auprès de son père Alfred Grandidier. Le cœur serré, nous avons vu son cercueil descendre, sans bruit, dans la terre du calme enclos privé, près de l'humble cimetière campagnard, où il trouvera, désormais, le repos auquel il aspirait depuis quelques mois.

Pour notre Académie, pour chacun de nous, il avait, croyez-le bien une grande amitié; pour ma part, cette amitié a duré trop peu; aussi me sera-t-il permis d'en conserver, comme vous tous j'en suis sûr, longtemps le vif regret.

M. LE PRÉSIDENT. — M. Guillaume Grandidier a été l'un des fondateurs de notre Académie. Il en a été le Secrétaire perpétuel pendant longtemps. A ce titre il a accueilli ici beaucoup d'entre nous et il l'a fait toujours avec une courtoisie et une bienveillance extrêmes.

Vraiment, il a été le modèle des Secrétaires perpétuels dans une Compagnie qui, comme la nôtre, est une Compagnie difficile à administrer parce qu'elle est diverse dans ses sections et diverse dans son recrutement. Nous garderons longtemps le souvenir de ce grand honnête homme.

(L'Assemblée debout observe une minute de silence à la mémoire des quatre confrères disparus).

Vacances de sièges

Sont déclarés vacants les sièges du Médecin Général Inspecteur Sicé et du D^r Georges Bouet.

Distinction

Notre confrère M. Jean Morini-Comby, Professeur à la Faculté de droit de Montpellier vient d'être élu membre titulaire de l'Académie internationale de la Méditerranée au titre de la section de géographie.

* * *

Communication de M. Henri Lhote sur « *les nouvelles découvertes des peintures préhistoriques du Tassili* ».

(Voir texte de cet exposé page 341 et suivantes).

* * *

Séance levée à 16 h. 50.

ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

SÉANCE DU 18 OCTOBRE 1957

GUILLAUME GRANDIDIER,
HOMME DE SCIENCE 1873-1957

par M. Raymond DECARY

M. LE PRÉSIDENT. — Avant de donner la parole à M. Decary pour prononcer l'éloge de M. Guillaume Grandidier, je tiens à apporter encore une fois notre hommage ému à la mémoire de notre ancien Secrétaire perpétuel. Ce matin, une cérémonie a eu lieu dans la chapelle de Notre-Dame du Salut, rue François 1^{er} ; malheureusement prévenus trop tard, beaucoup d'entre nous n'ont pu s'y rendre pour s'associer à la peine que nous savons très grande de Madame Grandidier à qui nous renouvelons l'assurance de nos sentiments attristés.

M. Raymond DECARY. — Il y a moins d'un an — le 14 décembre 1956 — un monument était inauguré à Tananarive à la mémoire d'Alfred Grandidier. Au souvenir du grand explorateur de Madagascar, auquel il était ainsi rendu hommage, le professeur Millot, dans son discours inaugural, tenait à associer son fils Guillaume, qu'il définissait « le fils exceptionnel d'un homme exceptionnel ».

Alfred Grandidier était mort en 1921 ; son fils et continuateur vient à son tour, de disparaître, de « tourner le dos » suivant l'expression malgache, le 19 septembre dernier. Tous deux reposent, côte à côte, dans le petit cimetière de Fleury-Mérogis près de Corbeil : une vie de travail a uni le père et le fils, modelant le second à l'image du premier ; le repos de la mort ne les sépare pas.

* * *

Guillaume Grandidier était né à Paris le 1^{er} juillet 1873. Il avait pour origine une vieille famille de robe, lorraine, établie vers le milieu du xviii^e siècle dans la Flandre française. Des conseillers du roi figurent parmi ses ancêtres ; son arrière grand-père avait suivi La Fayette en Amérique. Durant sa jeunesse, il eut le rare privilège de pouvoir mener de front les études scientifiques avec les examens de licence, et la fréquentation des milieux littéraires. Par l'intermédiaire de son oncle Ernest Grandidier, l'homme des céramiques asiatiques, il se mêlait aussi au monde artistique.

Ce fut aussi l'époque de son service militaire. Affecté à Reims comme soldat de deuxième classe, il lui survint, à son arrivée à la caserne, un amusant incident qu'il aimait à rappeler. Il eut, suivant la règle, à subir comme tout le monde, un petit examen d'instruction élémentaire. Par inadvertance, il commit une faute dans l'épreuve de calcul, et cette erreur lui valut, sur son livret militaire, une curieuse annotation : « Sait lire et écrire, pas compter, mais est licencié ès-sciences ».

Son service terminé, le travail scientifique, sous la haute direction du père, reprit, bien entendu, la primauté. La puissance de travail du jeune Guillaume lui permit de préparer l'examen d'entrée à trois grandes écoles : l'Ecole des Mines, les Ponts et Chaussées et Polytechnique. Il fut reçu aux trois examens et opta pour les Mines. Mais sa vocation n'était pas bien affirmée, et il n'y resta qu'assez peu de temps.

Car déjà, il est littéralement « mordu » par l'exemple de son père, qui a de son côté senti en lui un continuateur, un second lui-même. Alfred Grandidier, depuis vingt ans déjà, a commencé la publication de la grande *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar* ; le fils va en être le plus fidèle collaborateur, il voudra surtout se consacrer à l'étude des mammifères et des oiseaux, tant vivants que fossiles, déjà commencée par Milne Edwards.

Mais pour cela, il ne suffit pas d'être un homme de laboratoire, travaillant sur des animaux en alcool ou des peaux desséchées ; il faut connaître dans leur habitat naturel les animaux à décrire ou à étudier, il faut se rendre à Madagascar.

Grâce à l'appui de son père et de ses professeurs, une mission est confiée à Guillaume Grandidier par le Ministre de l'Instruction publique. Il va l'accomplir, entièrement à ses frais, pen-

dant les années 1898 et 1899. Son projet est de parcourir l'île entière, mais le temps lui manquera. Aussi finalement, devra-t-il surtout se consacrer aux seules régions occidentale et méridionale, qui sont, d'ailleurs, de beaucoup les moins connues : elles vont lui rapporter une infinité de documents nouveaux. Les Sakalava et les Mahafaly, qui peuplent les régions à parcourir, sont encore, en fait, insoumis, et Gallieni, à qui il a été recommandé par son père, ne pourra guère, dans ces contrées mal pacifiées, que lui fournir une simple escorte.

Après un court séjour à Tananarive, Grandidier gagne Majunga au commencement de 1898. En suivant le littoral, il se rend à Morondava, où vit encore un vieux colon, le père Samat, comme on dit là-bas, et qui a déjà connu son père. Sur cette partie de la côte, il séjourne un mois, faisant à Belo et Ankevo des fouilles paléontologiques. Il pousse une pointe vers l'intérieur jusqu'à Mahabo, la capitale du Menabé, à 50 kilomètres de Morondava. C'est là qu'il est reçu par la reine Rasinaotra ; elle lui fait en apparence le meilleur accueil, mais en secret, elle donne à ses sorciers l'ordre de faire toutes les incantations nécessaires pour l'empêcher de poursuivre son voyage et de recueillir des échantillons zoologiques.

En mai, il s'embarque à Morondava et, par mer, gagne Tuléar : c'est, à l'époque, notre poste militaire le plus méridional sur la côte Ouest. Tuléar est alors le centre d'exploitation et d'exportation du caoutchouc tiré de l'*intisy*, mais les Mahafaly sont en hostilité avec les Français ; et cette situation, en même temps qu'elle rend le commerce à peu près nul, n'est pas faite pour faciliter les recherches de l'explorateur. Le père déjà a éprouvé autrefois, dans cette région, de multiples difficultés ; le fils va se trouver devant les mêmes problèmes.

Deux mois d'abord de séjour à Tuléar, qui lui permettent deux importantes excursions. Au cours de la première, il étudie l'embouchure et le cours inférieur de l'Onilahy, et noue — prudemment et avec diplomatie — de premières relations avec les Mahafaly dont le pays est totalement inconnu. Il voudrait en effet joindre, par un itinéraire entièrement nouveau, Tuléar à Fort-Dauphin. Mais les indigènes persistent à se montrer hostiles, ses tractations échouent ; il est forcé de renoncer. Toutefois, ces relations avec les Mahafaly, pour si précaires qu'elles aient été, ont servi à quelque chose ; elles lui ont permis de recueillir sur cette tribu une importante documentation ethnographique et historique.

La seconde excursion entreprise depuis la base de Tuléar est consacrée aux marais d'Ambolisatra, à 35 kilomètres dans l'intérieur et où son père a déjà travaillé. Les fouilles qu'il y poursuit lui procurent une merveilleuse récolte de vertébrés subfossiles, aepyornis, lémurien géants, hippopotames nains, d'autres encore.

Le 15 juillet, c'est le départ pour l'intérieur, l'Est d'abord mais en évitant le Mahafaly impénétrable, le Nord-Est et le Nord ensuite. Par la vallée du Fiherenana et Vorondreo, par des contrées désertiques, il atteint Berakaita sur la frontière des Bara Imamono et des Antanosy émigrés. Il traverse la province de ces derniers, qui l'accueillent volontiers. Puis c'est le massif de l'Isalo, où errent de dangereuses bandes d'insoumis et où il doit faire le coup de feu ; c'est Ranohira chez les Bara, le plateau de l'Horombé avec Ihosy, et enfin Fianarantsoa en pays Betsileo.

Au Betsileo, grâce à l'aide du Résident, le Dr Besson, il rayonne plusieurs semaines durant, explorant notamment les forêts de l'Ikongo et du pays Tanala, dans la région intermédiaire orientale. Puis, poursuivant vers le Nord, il passe par Ambatofangehena et ses gisements de cuivre, par les tourbières à subfossiles d'Antsirabé, par la chaîne rocheuse des Vavavato, par l'Itasy et rejoint enfin Tananarive.

La deuxième partie de cette exploration le conduit ensuite tout le long de la côte orientale, de Vatomandry à Diego, par Maroantsetra à Vohémar. Ce voyage lui permet de découvrir les traces de l'ancienne occupation arabe, le grand cimetière de Vohémar, qui ne fera l'objet de fouilles systématiques que trente ans plus tard, celui de Sahambavany. A Manahara, que Jully a signalé l'année précédente, il conduit un mois durant des fouilles méthodiques, recueille de précieux objets et découvre aussi un ancien puits en tubes de ciment, dont la margelle est encore creusée par les sillons qu'y ont laissés les cordes.

Premier contact avec Madagascar, mais combien fructueux. Les matériaux rassemblés sont extrêmement nombreux, ils touchent à toutes les disciplines, mais les plus intéressants sont sans aucun doute les ossements subfossiles. Pourtant, la moisson, pour si riche qu'elle soit, est encore incomplète. Et surtout le programme primitif n'a pu être intégralement rempli. Le mystérieux Extrême Sud, qui se cache derrière ses buissons de cactus épineux, n'a pas été atteint. Guillaume Grandidier est rentré en France, mais il repartira.

Déjà à ce moment, sa notoriété s'affirme à la suite de cette première mission. On lui demande de participer à l'organisation du pavillon de Madagascar à l'Exposition de 1900, et il y présente les plus beaux des spécimens malgaches qu'il a récoltés, ainsi que les objets de céramique et de verre trouvés dans les ruines arabes.

C'est maintenant la seconde mission, le second voyage à Madagascar ; il va s'étendre sur les années 1901 et 1902, et conduire aussi l'explorateur en Afrique orientale et australe.

Tout le territoire entre l'Onilahy et le Mandraré est encore à peu près inconnu. Des obstacles de toutes sortes provenant soit des habitants soit du pays lui-même, privé d'eau et couvert de la fameuse « végétation cactée » ont empêché les voyageurs d'y pénétrer ; on n'en sait que ce que racontent, avec plus ou moins d'exactitude, quelques rares traitants de caoutchouc ou d'orseille.

Gallieni, pourtant, s'est déjà inquiété de la situation de cette partie de l'île qui échappe à notre autorité, et avant le retour de Grandidier à Madagascar, il a, avec l'aide de Lyautey qui est Commandant supérieur du Sud, commencé à enserrer d'un réseau de postes militaires l'Androy et le Mahafaly insoumis. Ce sont ces deux provinces que Grandidier va essayer de traverser d'Est en Ouest, de Fort Dauphin à Tuléar, et cette fois il réussira dans sa tentative.

A Fianarantsoa, il a retrouvé Lyautey qui lui accorde tout son appui. De la capitale du Sud, il se rend à Fort-Dauphin par Sandraviny. Lyautey le rejoint à Fort-Dauphin, car tous deux doivent faire ensemble la première partie du voyage vers l'Ouest.

C'est de Fort-Dauphin que, dans une lettre au vicomte de Vogué, Lyautey brosse de lui ce portrait : « Vous connaissez cet agréable garçon, toujours de belle humeur, laborieux, informé. Parti... de Fianarantsoa... il a eu son large compte de rude forêt, d'arrivées tardives et de campements humides. Il a avalé cela comme un lieutenant de marsouins... Hier, en tenue de soirée ultra correcte, il était le plus brillant des bostonneurs... Les Fort-dauphinoises raffolent de ce jeune explorateur que sa scientifique notoriété n'empêche pas d'être si bon garçon ».

Le 6 juillet, tous deux se mettent en route pour l'Androy. Bientôt ils sont plongés dans la stupéfiante végétation de

xérophytes, aujourd'hui bien connue, mais qui, alors, devait paraître réellement prodigieuse, et c'est encore une occasion pour Lyautey d'écrire : « Le technicien Grandidier trouve moyen de coller un nom latin sur toutes ces horreurs et brusquement tout cet irréel rentre sagement dans le rang, dans des familles, des sous-familles numérotées, dont les cadres l'attendent ». Il est vrai que, comme me le disait un jour plaisamment Guillaume Grandidier, Lyautey, quand il voulait ainsi développer ses connaissances botaniques, ajoutait : « Allez, Grandidier, dites nous ça en latin ; nous n'y connaissons rien et vous pouvez dire n'importe quoi ».

Par Ambovombé, ils arrivent à Tsihombé au cœur de l'Androy, où ils se séparent. Grandidier, avec une escorte de Sénégalais que commande le sergent Baldauff, se dirige vers le Sud. Il passe aux puits d'Itomampy et est le premier Européen à atteindre le cap Sainte-Marie par terre. Il y retrouve, dans un pauvre village, le vieux roi Tsirampy qui fut frère de sang de son père. Puis c'est le Menarandra, la baie d'Ampalaza où existe une installation de traitants créoles qui « font » du caoutchouc et des tortues de terre. Ces tortues, dont des milliers sont exportées chaque année, sont, note-t-il déjà, appelées à disparaître en un temps assez court, car leur croissance est lente et leur capture facile. Observation exacte : la tortue terrestre est devenue rare, mais il a fallu attendre jusqu'à l'année 1950 pour que l'animal soit enfin protégé. Au passage, Grandidier noue des relations avec les rois Mahafaly Tsiampondy et Voriandro, arrive à Ejeda sur l'Ilinta. Enfin, le voilà à Tuléar : la jonction est effectuée, sans incidents graves.

De Tuléar, il pousse plusieurs pointes, dont l'une, au Sud, lui permet de relever le contour du lac salé du Tsimanampet-sotsa ; et une autre, qui le conduit au Nord, jusqu'à la baie de Lamboharana, et a pour principal objectif la recherche de documents paléontologiques.

C'est à cette occasion qu'il assiste, au lac Thotry, à une extraordinaire chasse aux oiseaux aquatiques, sarcelles et canards. Les Mikeha, les habitants de la région, commencent par habituer les bandes d'oiseaux à voir sur l'eau de grosses calebasses vides qu'ils font flotter. Au bout de quelques jours, quand ils ne sont plus effrayés par ces boules qui se déplacent au gré du vent, les chasseurs alors se coiffent eux-mêmes de demi-calebasses, entrent dans l'eau jusqu'au menton,

s'approchent doucement des oiseaux confiants, les attrapent par les pattes et les étouffent sous l'eau.

Grandidier rentre enfin à Fort-Dauphin par les vallées du Fiherenana et du Sakondry, en passant par le Nord du pays Mahafaly et la ligne des postes de Bekily, Imanombo et Tsilamaha, sur les confins du pays Antanosy.

Dans ce voyage, qui constitue l'essentiel de sa deuxième mission Grandidier, outre l'étude géographique du pays, a encore réuni de fort importantes collections concernant la faune et la flore. Des fouilles entreprises, d'une part à Ambohisatra et à Lamboharana au Nord de Tuléar, d'autre part dans la caverne d'Andrahomana près de Fort-Dauphin, non loin de laquelle son père avait déjà découvert le minéral auquel Lacroix a donné le nom de « *grandidiérite* », lui ont fourni de nombreux restes de grands animaux disparus. A Lamboharana, notamment, il a découvert un certain nombre d'ossements portant des marques indiscutables de travail humain. Il peut en conclure logiquement à la contemporanéité des aepyornis, des hippopotames et de l'homme lui-même.

Cette mission, cependant, n'est pas encore achevée. Grandidier doit aussi se rendre sur le continent africain, dans sa partie sud-orientale pour déterminer les analogies possibles entre Madagascar et cette autre contrée de l'hémisphère Sud. Il rejoint donc l'île de la Réunion, où il va s'embarquer à destination de Zanzibar. C'est alors l'Afrique orientale, le Nyasaland, la côte de Mozambique. Malgré la guerre qui sévit à ce moment en Afrique du Sud, il gagne le Cap de Bonne Espérance en traversant le Natal et le Transvaal.

Le succès de ces explorations lui vaut en 1904 d'être désigné par le Ministre de l'Instruction publique pour le représenter au huitième Congrès international de géographie en Amérique. Il y fait une communication sur la distribution géographique des animaux dans le monde, et ce voyage est pour lui l'occasion de visiter les principales villes de la partie orientale des Etats Unis, où se tiennent les diverses réunions du Congrès. Il en profite, aussi, pour parcourir le Colorado, la Californie et le Mexique, qu'il traverse d'El Paso à Mexico, puis à la Vera Cruz.

Pendant tous ces voyages, et par suite du contact intime et incessant avec la nature, qu'il aime et qu'il comprend, la passion de Guillaume Grandidier pour la zoologie n'a cessé de

xérophytes, aujourd'hui bien connue, mais qui, alors, devait paraître réellement prodigieuse, et c'est encore une occasion pour Lyautey d'écrire : « Le technicien Grandidier trouve moyen de coller un nom latin sur toutes ces horreurs et brusquement tout cet irréel rentre sagement dans le rang, dans des familles, des sous-familles numérotées, dont les cadres l'attendent ». Il est vrai que, comme me le disait un jour plaisamment Guillaume Grandidier, Lyautey, quand il voulait ainsi développer ses connaissances botaniques, ajoutait : « Allez, Grandidier, dites nous ça en latin ; nous n'y connaissons rien et vous pouvez dire n'importe quoi ».

Par Ambovombé, ils arrivent à Tsihombé au cœur de l'Androy, où ils se séparent. Grandidier, avec une escorte de Sénégalais que commande le sergent Baldauff, se dirige vers le Sud. Il passe aux puits d'Itomampy et est le premier Européen à atteindre le cap Sainte-Marie par terre. Il y retrouve, dans un pauvre village, le vieux roi Tsirampy qui fut frère de sang de son père. Puis c'est le Menarandra, la baie d'Ampalaza où existe une installation de traitants créoles qui « font » du caoutchouc et des tortues de terre. Ces tortues, dont des milliers sont exportées chaque année, sont, note-t-il déjà, appelées à disparaître en un temps assez court, car leur croissance est lente et leur capture facile. Observation exacte : la tortue terrestre est devenue rare, mais il a fallu attendre jusqu'à l'année 1950 pour que l'animal soit enfin protégé. Au passage, Grandidier noue des relations avec les rois Mahafaly Tsiampondy et Voriandro, arrive à Ejeda sur l'Illinta. Enfin, le voilà à Tuléar : la jonction est effectuée, sans incidents graves.

De Tuléar, il pousse plusieurs pointes, dont l'une, au Sud, lui permet de relever le contour du lac salé du Tsimanampet-sotsa ; et une autre, qui le conduit au Nord, jusqu'à la baie de Lamboharana, et a pour principal objectif la recherche de documents paléontologiques.

C'est à cette occasion qu'il assiste, au lac Thotry, à une extraordinaire chasse aux oiseaux aquatiques, sarcelles et canards. Les Mikeha, les habitants de la région, commencent par habituer les bandes d'oiseaux à voir sur l'eau de grosses calebasses vides qu'ils font flotter. Au bout de quelques jours, quand ils ne sont plus effrayés par ces boules qui se déplacent au gré du vent, les chasseurs alors se coiffent eux-mêmes de demi-calebasses, entrent dans l'eau jusqu'au menton,

s'approchent doucement des oiseaux confiants, les attrapent par les pattes et les étouffent sous l'eau.

Grandidier rentre enfin à Fort-Dauphin par les vallées du Fiherenana et du Sakondry, en passant par le Nord du pays Mahafaly et la ligne des postes de Bekily, Imanombo et Tsilamaha, sur les confins du pays Antanosy.

Dans ce voyage, qui constitue l'essentiel de sa deuxième mission Grandidier, outre l'étude géographique du pays, a encore réuni de fort importantes collections concernant la faune et la flore. Des fouilles entreprises, d'une part à Ambolisatra et à Lamboharana au Nord de Tuléar, d'autre part dans la caverne d'Andrahomana près de Fort-Dauphin, non loin de laquelle son père avait déjà découvert le minéral auquel Lacroix a donné le nom de « *grandidiérite* », lui ont fourni de nombreux restes de grands animaux disparus. A Lamboharana, notamment, il a découvert un certain nombre d'ossements portant des marques indiscutables de travail humain. Il peut en conclure logiquement à la contemporanéité des *aepyornis*, des hippopotames et de l'homme lui-même.

Cette mission, cependant, n'est pas encore achevée. Grandidier doit aussi se rendre sur le continent africain, dans sa partie sud-orientale pour déterminer les analogies possibles entre Madagascar et cette autre contrée de l'hémisphère Sud. Il rejoint donc l'île de la Réunion, où il va s'embarquer à destination de Zanzibar. C'est alors l'Afrique orientale, le Nyasaland, la côte de Mozambique. Malgré la guerre qui sévit à ce moment en Afrique du Sud, il gagne le Cap de Bonne Espérance en traversant le Natal et le Transwaal.

Le succès de ces explorations lui vaut en 1904 d'être désigné par le Ministre de l'Instruction publique pour le représenter au huitième Congrès international de géographie en Amérique. Il y fait une communication sur la distribution géographique des animaux dans le monde, et ce voyage est pour lui l'occasion de visiter les principales villes de la partie orientale des Etats Unis, où se tiennent les diverses réunions du Congrès. Il en profite, aussi, pour parcourir le Colorado, la Californie et le Mexique, qu'il traverse d'El Paso à Mexico, puis à la Vera Cruz.

Pendant tous ces voyages, et par suite du contact intime et incessant avec la nature, qu'il aime et qu'il comprend, la passion de Guillaume Grandidier pour la zoologie n'a cessé de

s'accroître. Il a vu les animaux de Madagascar dans leur habitat, il a étudié l'île, il a connu les Malgaches dans leur pays, a pénétré leur âme et appris leurs coutumes. Il lui reste maintenant à mettre en œuvre ses connaissances, ses notes innombrables, son matériel, et le tout va se confondre avec ce qu'a déjà recueilli son père. Tous deux travailleront désormais en **collaboration intime, et c'est ici qu'on peut constater une** analogie frappante dans la vie des deux hommes : premières années consacrées aux voyages et à la recherche sur le terrain ; puis pour tous deux, transformation en sédentaires définitifs, et deuxième période de l'existence entièrement occupée par l'étude et la publication de la documentation rassemblée.

* * *

Tous les matériaux d'histoire naturelle recueillis par Guillaume Grandidier ont été donnés par lui au Museum d'Histoire naturelle où, dès 1897, Milne Edwards, auquel avait ensuite succédé Oustalet, lui avait ouvert son laboratoire, dans lequel il décrivit nombre de **vertébrés nouveaux**. Pour la paléontologie, Gaudry et Boule furent ses premiers conseillers. C'est ainsi qu'il put poursuivre ses travaux sur la faune disparue dont les types principaux vivaient encore il y a quelques siècles.

Toutes les publications initiales et fragmentaires à ce sujet furent reprises dans un travail d'ensemble qui valut à son auteur, en 1905, le titre de docteur ès sciences : *Recherches sur les Lémuriens disparus et en particulier sur ceux qui vivaient à Madagascar*. On sait que ces singuliers animaux, qui ont eu, pendant l'ère tertiaire, une très large dissémination, notamment en Europe occidentale, ne sont plus actuellement représentés, hors de Madagascar, que par de rares formes africaines et indo-malaises. Grandidier, dans sa thèse, après avoir comparé leur ostéologie à celle des singes, et étudié les lémuriens tertiaires d'Europe, décrit successivement les genres malgaches disparus, les *Megaladapis* géants, les *Lemur*, les *Paleopropithecus* qui, à l'inverse des Lémuriens actuels, étaient des animaux lourds et massifs, à membres courts, ne se hissant sans doute qu'avec peine sur les arbres pour y atteindre leur nourriture. Puis il traite de leur place systématique, et tire de l'ensemble de son travail d'importantes conclusions sur l'ancienne histoire géologique de Madagascar.

Avant cette thèse, cependant, il avait aussi collaboré à un ouvrage collectif, *Madagascar au début du XX^e siècle*, qui reproduit des conférences faites au Museum de Paris, et contient l'exposé de nos connaissances sur l'île à cette époque. Il y avait rédigé les trois chapitres de géographie, de zoologie et d'ethnologie.

Désormais ses publications vont se succéder à peu près sans arrêt jusqu'à sa mort, faites soit en collaboration avec son père, soit seul, soit dans des ouvrages isolés, soit dans des volumes intégrés dans *l'Histoire physique, naturelle et politique*. Il ne saurait être question d'en donner ici une liste bibliographique; elle serait longue de 153 numéros. Mais dans cette impressionnante série émergent une dizaine de titres qui survivront toujours, et dont la connaissance demeurera indispensable à celui qui voudra étudier la Grande Ile.

En géographie, on retiendra surtout, outre les études sur la topographie de la région du Cap Sainte-Marie, les observations détaillées sur le lac Tsimanampetsotsa, dont les contours ont été relevés. La nappe a une quinzaine de kilomètres de long, sa salure est très supérieure à celle de la mer, aussi n'y a-t-il presque ni animaux ni plantes. Seuls d'immenses troupeaux de flamants viennent fouiller la vase pour en extraire de petits crustacés. Mais ce qu'il faut surtout signaler, c'est une carte à 1.500.000^e, en trois feuilles, qui résume l'ensemble des connaissances acquises sur l'île; elle est établie avec courbes et teintes hypsométriques et fait partie du grand Atlas des colonies françaises.

La zoologie fut pendant longtemps la science favorite de Grandidier. Les types qui caractérisent Madagascar appartiennent en effet le plus souvent à des familles particulières, quelquefois même à des ordres spéciaux; ils font de l'île une unité zoologique, séparée du reste du monde à un point tel que Wallace, il y a longtemps déjà, en a fait une subdivision spéciale comprenant seulement Madagascar et les îles voisines. Cette faune, qui est « elle-même », s'éloigne complètement de celles qui peuplent les terres africaines. Écoutons à ce sujet Guillaume Grandidier lui-même :

« Elle se distingue tout à la fois par des caractères positifs et des caractères négatifs. Il faut entendre par ces mots que la présence de groupes d'animaux qui, comme les Centétidés, lui sont propres, ou qui, comme les Lémuriens, ne sont représentés dans les autres parties du monde que par des types isolés, et

l'absence complète d'autres groupes comme celui des singes ou celui des ruminants si communs en Afrique et en Asie, lui donnent un cachet spécial. Ils font de Madagascar un continent zoologique sans liens apparents avec les contrées qui l'environnent ».

Parmi les descriptions de vertébrés faites par Grandidier, beaucoup sont consacrées aux rongeurs et aux mammifères insectivores, dont les formes sont nombreuses, et la plupart endémiques dans l'île. C'est à lui qu'on doit la connaissance du curieux *Macrotarsomys Bastardi*, qui représente sa première description zoologique, et est originaire du Mahafaly ; de plusieurs espèces de *Microgale* de la région orientale ; du *Dasogale Fontoynonti*, qui est un insectivore, comme les précédents ; du *Geogale aurila* de la région occidentale ; du *Cryptogale australis* d'Andrahomana, et qui n'est encore connu que par son crâne ; du *Monias Benschi* qui est un oiseau mahafaly ; de bien d'autres encore.

Pour la grande *Histoire naturelle*, il entreprend, en collaboration avec Vaillant, la description des Reptiles, qui demeurera malheureusement inachevée ; seul a paru le volume consacré aux Crocodiles et aux Tortues. Avec G. Petit, aujourd'hui directeur du Laboratoire de Banyuls, et qui a lui-même parcouru l'île à deux reprises, il donne une *Zoologie de Madagascar*, encyclopédique et richement illustrée, et qui souligne tous les faits essentiels concernant les vertébrés et invertébrés. Enfin, il publie une liste de noms malgaches d'animaux, qui ne comprend pas moins de 1.400 termes, dont 1.100 pour les vertébrés.

En botanique, G. Grandidier n'a pas fait de publications personnelles. Les très nombreuses plantes récoltées par lui comme par son père, ont été étudiées par Baillon d'abord, puis par Drake del Castillo ; elles sont conservées dans l'herbier de phanérogamie du Museum, et d'autre part ont fait l'objet de 577 planches de l'*Histoire naturelle*. Il faut regretter cependant que le texte qui devait les accompagner n'ait pas pu voir le jour.

A l'ethnographie, Guillaume Grandidier a consacré plusieurs années de son activité. *L'Ethnographie de Madagascar*, dont la rédaction a exigé un énorme travail préliminaire de recherche, forme quatre gros volumes. Les deux premiers furent l'œuvre commune du père et du fils. Les deux derniers, parus en 1917 et 1918, appartiennent en propre au second. Le tome III

traite de la vie matérielle, des croyances et de la vie religieuse ; le tome IV, de la vie économique, des échanges et du commerce, de l'artisanat et de l'industrie, de la médecine. L'ensemble de ces quatre volumes, où le texte se complète par d'innombrables notes et de longs appendices, est un véritable monument, dans lequel la lumière est jetée sur tout ce qui touche à la vie des hommes de Madagascar. Seuls, les caractères anthropologiques n'ont été qu'effleurés, car ils devaient faire l'objet d'un volume spécial. En bref, cet ouvrage est une incomparable contribution aux sciences humaines.

Un seul point peut prêter à discussion : il est relatif à l'origine des Malgaches eux-mêmes. Pour les auteurs, la population se compose d'un fond indo-mélanésien, dont les immigrations primitives sont venues s'ajouter à quelques rares habitants autochtones, qu'elles ont totalement incorporés. Sur ce tronc indo-mélanésien se sont greffés en Imerina des Javanais, sur les côtes, des Arabes venus à diverses époques, et dans l'Ouest et le Centre, des Africains introduits comme esclaves. Un courant pourtant s'est dessiné depuis, en faveur d'un ancien substratum africain. Les Vazimba sont certainement d'origine africaine, et les Bantous, bien que mauvais navigateur durent aborder de très bonne heure sur la côte occidentale.

Quoiqu'il en soit (et les discussions ne sont pas encore terminées), le fond de la civilisation malgache n'en dérive pas moins de l'ancienne civilisation indonésienne, et le vocabulaire de base, général dans l'île, a de grands rapports avec les langues de l'Indonésie.

Dans l'éventail de nos connaissances malgaches, Grandidier s'est également attaché à l'histoire. Histoire coloniale de la France d'abord, avec deux ouvrages : *Le Myre de Vilers, Duchesne, Gallieni* ; et : *Gallieni 1849-1916*. Histoire purement malgache aussi, d'abord avec diverses études, sur les Merina et Betsimisaraka notamment, puis avec l'*Histoire politique et coloniale de Madagascar*, dont deux tomes sont parus, et traitent de l'histoire des Merina. Le second tome, qui embrasse la période de 1861 à 1897, est sorti il y a peu de mois des presses de l'Imprimerie officielle de Tananarive, et Guillaume Grandidier a eu la joie de pouvoir, avant sa mort, en distribuer les premiers exemplaires à ses amis.

Ce n'est pas tout. Avec l'aide de son père et de Henri Froidevaux, qui fut membre de notre Compagnie, il a extrait des ouvrages des anciens auteurs de toute nationalité, les pas-

sages concernant l'île madécasse. Ces extraits, après les traductions nécessaires, ont été publiés en neuf volumes sous le titre : *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*. Cette collection est des plus précieuses ; elle rassemble une infinité de textes sur le passé de la Grande Ile, l'état ancien de sa faune, l'histoire des indigènes, et surtout celle de l'intervention des Européens depuis la découverte de l'île jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Comme l'a écrit dans la préface Charles-Roux, président du Comité de Madagascar, elle représente « les titres de noblesse de notre colonie ».

Sans cette collection, la plupart des textes qu'elle reproduit eussent été pratiquement inaccessibles, perdus sur les rayons des bibliothèques étrangères, de la Hollande au Portugal.

Et enfin, avec une patience et une persévérance qu'on ne saurait trop admirer, Guillaume Grandidier a secondé puis remplacé son père dans l'élaboration de la *Bibliographie de Madagascar*, dont trois volumes sont parus. Il est, seul, l'auteur du troisième, qui embrasse la période de 1906 à 1933. Il corrigeait les dernières épreuves du quatrième volume, qui s'arrête en 1954, quand ses forces l'ont abandonné. Les quatre volumes donnent l'indication de plus de 23.000 titres. Le dernier va paraître dans quelques semaines ; son auteur aura eu au moins la certitude qu'il était mené à bonne fin.

* * *

Dans la suite des dates de parution de tous ces travaux, on ne constate guère qu'une seule interruption, due à la guerre de 1914-1918. Car, à ce moment, Grandidier était mobilisé. Il me faut rappeler ici en quelques mots cette période de sa vie.

J'ai dit que, comme militaire, il avait modestement limité son ambition au grade de soldat de deuxième classe ; il refusa même de suivre le peloton des élèves-caporaux. Alors qu'il était à Madagascar, il dit un jour en plaisantant à Gallieni : « Mon général, si jamais plus tard il y a la guerre, j'espère que vous me prendrez avec vous ? — Bien sûr ! » répondit Gallieni, sans d'ailleurs attacher d'importance à cette conversation, car nul alors ne songeait à la guerre. Quand elle arriva, Grandidier fut désigné comme réserviste de deuxième classe pour aller garder les ponts du côté de Montargis. Mais par

l'effet du hasard, le 24 août, alors qu'il allait partir le lendemain et était déjà revêtu de son uniforme de troupier, il rencontra sur le pont de la Concorde, Gallieni qui venait d'être nommé gouverneur de Paris. Il en profita pour lui rappeler — sans grande conviction — cette vieille promesse. « Eh bien, venez me voir demain aux Invalides ; je vous prendrai comme secrétaire particulier ». Quand, le lendemain, Grandidier se présenta au poste de garde, ce ne fut pas sans difficultés que le sous-officier qui le commandait consentit à le conduire auprès du général. Il était évidemment hors des normes militaires qu'un simple soldat fut reçu directement par un grand chef.

Il conserva ces fonctions de secrétaire particulier tant que Gallieni lui-même resta gouverneur de la place. Quelques jours plus tard, tous deux transféraient leurs bureaux au Lycée Victor Duruy. Mais alors Grandidier ne demeura pas simple soldat, d'office, et sans souci des règles de l'avancement, Gallieni le nomma d'abord sergent, et peu de semaines après, lieutenant, sans même le faire passer par l'échelon de sous-lieutenant. Ce fut ensuite Salonique, la Serbie, le retour en France où il fut officier du chiffre, enfin la démobilisation et la reprise du travail un instant interrompu.

* * *

Les seuls travaux sur l'île de Madagascar pourtant ne suffisaient pas à son activité.

De 1918 à 1939, il fut, comme son père l'avait été, secrétaire général de la Société de Géographie et directeur de la revue *La Géographie* ; il consacra largement son temps à la société et la représenta en mainte circonstance solennelle. En 1919, il devenait membre du Comité des travaux historiques et scientifiques au Ministère de l'Education nationale et président de la section de géographie. Membre de notre Compagnie depuis sa fondation en 1922, il en était devenu Secrétaire perpétuel en 1940 ; il ne quitta ce poste qu'il y a trois ans, quand il sentit qu'il devenait trop lourd et que ses forces commençaient à le trahir. Pendant ces quatorze années, il fut l'animateur averti et désintéressé des travaux de l'Académie, et nous avons tous apprécié la finesse et le tact avec lesquels il conduisait nos discussions. Depuis longtemps, membre correspondant du Bureau des longitudes, et collaborateur de l'Annuaire pour les questions géographiques et démographiques, il était nommé membre titulaire en 1956.

La cravate de commandeur de la Légion d'honneur enfin, venait en 1955, sur la proposition de notre Académie, donner une consécration à cette vie exemplaire.

Une immense bibliothèque concernant Madagascar envisagé sous tous ses aspects, avait été constituée par Alfred Grandidier et continuée par son fils. A l'imprimé, aux cartes, aux photographies, se joignaient de très nombreux documents manuscrits, tant en français qu'en malgache, en originaux ou en copies, des correspondances avec Laborde, Le Myre de Vilers, Gallieni, Lyautey, avec les anciens missionnaires de Madagascar. Ensemble unique, incomparable, dont Grandidier avait voulu, il y a quelque vingt-cinq ans, faire don à l'Académie malgache. Celle-ci avait accepté, un conservateur spécial avait même été désigné. Mais il fallait construire des salles nouvelles pour abriter ces richesses : les circonstances ne le permirent pas et le temps passa. Pour éviter la dispersion, Grandidier pensa alors qu'il pourrait être créé en France une sorte de Centre d'études malgaches, dont sa bibliothèque constituerait la base. Là encore ce fut l'échec. C'est enfin à contrecœur qu'il se décida à entreprendre cette dispersion. Mais tout au moins les manuscrits en langue malgache sont-ils tous retournés dans la Grande Ile, et l'Institut de recherche scientifique de Madagascar a-t-il déjà reçu une des parties les plus importantes, celle qui a trait aux disciplines proprement scientifiques.

* * *

J'ai dit ce qu'était le savant et l'autorité qui s'attache à son nom. Il fut un rare exemple d'homme indépendant qui pût, grâce à sa situation de fortune, consacrer son existence à la science, travailler en dehors de toute attache universitaire et arriver à une haute situation scientifique.

Ce qu'était l'homme ? J'ai un peu connu sa vie intime. J'ai su l'immense affection qu'il nourrissait pour celle qui partageait sa vie quotidienne, M^{me} Grandidier, devant laquelle nous nous inclinons. Pour moi-même, qu'il honorait de son amitié depuis plus de trente ans il fut toujours, pour les choses malgaches, le plus précieux des guides et des conseillers. J'ai su aussi le dévouement, la sympathie dont il faisait preuve pour tous ceux qui venaient le trouver, lui demander un conseil ou une aide, les lettres empreintes de la plus fine délicatesse

qu'il savait leur écrire. Ce fut lui, notamment, qui inculqua au Dr Decorse, un « vieux malgache » lui aussi, les notions nécessaires pour collectionner des animaux dans la brousse, les disséquer à l'occasion, et préparer les échantillons. Sa plus grande joie était de recevoir chez lui des Malgaches, d'échanger des idées avec eux. Comme il le disait lui-même, « j'ai laissé un peu de mon cœur sur les pentes de Tananarive ».

Il aurait été heureux d'y retourner une fois encore. En 1952, lors des fêtes du cinquantenaire de l'Académie malgache, il pouvait en trouver l'occasion ; il ne le fit pas, voulant rester auprès de Madame Grandidier en raison de sa santé. En 1956, lorsque fut inauguré le monument à la mémoire de son père, il n'était plus, lui-même, en état de supporter les fatigues d'un aussi long voyage.

Et ce fut la maladie... Depuis bien des années, Guillaume Grandidier gardait sur lui, dans son portefeuille, un petit papier sur lequel étaient écrits deux vers de Francis Jammes :

Lorsque je serai mort, fermez-moi bien les yeux,

Pourqu'en dedans, je voie, enfin, s'ouvrir les cieux.

Il y a quelques semaines encore, alors que déjà il ne quittait plus le lit, il me disait, moitié en plaisantant, moitié sérieux : « A Madagascar, j'ai fait faire mon *vintana*, mon horoscope ; le jour *fâdy* le jour tabou est pour moi le lundi. Or, c'est un lundi que j'ai eu mes 84 ans, je mourrai donc peut être dans l'année. Et vous savez aussi qu'il y a un proverbe malgache qui dit que la vie est comme l'*angady* du travailleur. Quand elle est brisée, il ne peut plus continuer son travail : c'est mon cas ». Il ajoutait encore « Je partirai en paix, avec la conscience de n'avoir jamais fait de mal à personne ».

L'échéance a fini par arriver. Depuis bien longtemps, il tenait en réserve un *lambamena* en soie betsileo, dans lequel il voulait que, suivant la coutume malgache, son corps soit inhumé. Son désir a été respecté.

Si Guillaume Grandidier n'est plus, son nom reste, comme celui de son père, à tout jamais associé à celui de Madagascar. Le corps a disparu, mais l'œuvre demeure. Le fils qui a suivi, suivant sa propre expression, le « sillon » tracé par le père, a su parachever ses travaux dans une complète unité d'orientation. Madagascar peut être reconnaissante à l'un comme à l'autre de ces deux savants.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous voudrez bien, sans doute, vous unir à moi pour exprimer nos remerciements à M. Decary qui nous a fait encore mieux apprécier l'œuvre scientifique et humaine de notre regretté Secrétaire Perpétuel. Tous nous connaissons ses belles qualités de cœur et nous avons pour lui beaucoup d'affection et une grande admiration. Avec le très riche bilan que vient de nous dresser M. Decary, un de ses fidèles disciples dans son œuvre pour la grande île, nous avons puisé un réconfort précieux. Nous aurons encore à travailler dans le sillon de Guillaume Grandidier pour maintenir les plus amicales possibles, les relations franco-malgaches ; elles doivent se fortifier et durer malgré toutes les difficultés des circonstances présentes. C'est ce que désirait ardemment Guillaume Grandidier.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES

M. Pierre LYAUTEY. — L'ouvrage de M. Armitage sur « *Lawrence d'Arabie* » sera lu avec une particulière attention. Bien que la biographie du fameux Colonel soit déjà importante, l'auteur apporte une contribution très remarquable à une connaissance plus complète de la vie de Lawrence. L'enfance est étudiée avec une particulière attention. L'influence d'une fracture sur le comportement intellectuel de l'enfant mérite d'être retenue ainsi que celle d'un goût prématuré pour les voyages à pied, en France, de château-fort en citadelle médiévale puisque ces courses se poursuivirent avant-guerre en Asie Mineure. C'est ainsi que le jeune homme devint archéologue et subit la séduction du monde arabe. Mobilisé, il s'impose aussitôt d'abord comme agent politique, puis comme officier de renseignements. Il a entraîné son corps aux marches dans le désert et son estomac à la nourriture des chameliers. L'auteur se garde de s'en tenir à une étude chronologique de la guerre d'Arabie, mais son portrait de Lawrence est saisissant. On lira avec intérêt les pages consacrées aux bastonnades et autres sévices assez particuliers que reçut le futur Colonel à Deraa, le goût de la mystification, du déguisement, la tendance au dédoublement de la personnalité, sont alors commentés et expliqués. L'ennui provoqué par le séjour en Angleterre, les aventures du Congrès de Versailles, un voyage étrange au Caire. Ceci va expliquer cela. Auparavant, la rencontre avec le journaliste américain Lowell Thomas, avait créé une légende publicitaire, qui avait, à la fois, flatté et inquiété, troublé Lawrence. Et nous voici entraînés vers de curieux chapitres. L'existence du deuxième classe à Uxbridge, à Bovington, dans de médiocres garnisons, puis à Karachi, à Miramchat sur la frontière des Indes et le retour en Grande-Bretagne à Cat-tewater et la mort accidentelle.

Avec beaucoup de conscience, l'auteur dans un dernier chapitre analyse l'ouvrage et les articles qui se sont attachés à faire état de soi-disant impostures, de mythes, de légendes, de publicités tapageuses; Liman von Sanders semble, en effet, n'avoir jamais entendu parler de Lawrence. En réfléchissant aux enseignements de ce livre, on ne peut qu'évoquer l'influence de ces mythes, légendes ou publicités sur les rapports entre la France et l'Angleterre, et sur les relations de l'Arabie et de l'Occident. Avec le recul du temps, on peut ainsi discerner les causes des incidents des difficiles années qui suivirent, en Orient, la guerre de 1914-1918.

* * *

M. Pierre LYAUTEY. « *Le Maghreb en feu* », tel est en effet le titre qui convient au livre d'une lecture si attrayante que notre éminent confrère M. le Maréchal Juin consacre à l'Afrique du Nord. Dans notre actualité douloureuse, parmi les polémiques ardentes, il faut lire cet ouvrage de sérénité. L'ancien Commandant en chef des troupes d'Afrique du Nord de 1942, l'ancien Résident général de 1944 d'une Tunisie qu'il avait libérée, l'ancien Résident général du Maroc de 1950, se devait de nous donner son sentiment sur l'évolution des pays dont il avait la charge. Aussi, à partir du Chapitre III, nous fait-il revivre l'éveil des nationalités et le jeu des forces nationalistes.

La crise dynastique est un chapitre du plus haut intérêt. Il révèle au grand public une lame de fond constatée par les témoins de cette époque.

Le chapitre suivant est consacré à l'indépendance marocaine. Avec beaucoup de talent, l'auteur se garde de heurter les susceptibilités contemporaines et laisse espérer dans les pays nouvellement promus un sens de l'expérience qui s'acquiert au contact des réalités.

Le problème algérien est, lui aussi, traité avec l'intelligence du futur : les causes de l'insurrection sont analysées. Les faits sont expliqués et commentés. Les diverses solutions des perspectives algériennes sont exposées.

En s'inspirant d'Horace « *Hoc erat in votis* », notre éminent confrère nous souligne ses raisons de confiance. Chaque génération de la France africaine a vécu des drames. On oublie volontiers ceux du passé. Les souvenirs s'estompent. On ne retient que la douceur de vivre du bon vieux temps. L'auteur a le sentiment qu'il veut nous faire partager, que cette épreuve sera surmontée en accord avec l'Islam. Le rôle joué par notre personnel politique, les illusions de certains de nos dirigeants, les complexités des situations locales, le vertige de certains autochtones, le jugement porté par ceux-ci sur les possibilités présentes de notre pays, les spéculations auxquelles ils se livrent, tous ces phénomènes sont étudiés avec sagesse et avec courage. L'auteur investi des plus hautes situations morales a pensé et compris que le silence n'était pas un devoir. Il nous rappelle aussi, le rôle de la France et, tout au travers de son livre, celui qui fut un brillant élève du Lycée de Constantine, et un glorieux officier de tirailleurs entend nous entraîner par sa passion de l'Afrique et son amour de ses habitants, de ses soldats, de sa population. Devant les conjurations extérieures, il agit en soldat et en homme de pensée, convaincu du bon droit de la France et de l'attachement

de la majorité des musulmans. Ce livre incitera tous les acteurs du drame actuel à de judicieuses réflexions et leur donnera pour leur vie quotidienne, dans leurs différentes professions, une exaltation et un fortifiant. L'élévation de la pensée, la délicatesse du style et la clarté des exposés assurent à cet ouvrage une place éminente.

* * *

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Tout n'a pas été encore dit sur la traite des noirs, pratiquée depuis 1500 et portée à l'extrême pendant les ^{xvi}^e, ^{xvii}^e, ^{xviii}^e et même ^{xix}^e siècles et au cours de laquelle près de 20 millions d'Africains furent déportés en Amérique. (Certains auteurs disent 30 millions). En 1863, le nombre des esclaves aux Etats-Unis était de 4 millions et les seuls états du Sud, pour une population totale de 4.397.390 habitants, comptaient 3.223.445 esclaves. A la même époque, on en dénombrait 2.500.000 au Brésil !

M. Jehan Mousnier vient de faire paraître, sur ce sujet effroyablement tragique, un document qu'il a intitulé « *Journal de la traite des noirs* ». Il s'agit tout simplement — et sans commentaires — de la reproduction du journal de bord de 3 capitaines négriers au cours de ce commerce triangulaire : la pacotille est chargée dans les ports européens ; elle est échangée sur la côte d'Afrique contre des « pièces d'ébène » — des noirs en l'espèce — lesquelles sont vendues aux Antilles et payées en épices que les négriers revendent dans les ports européens avec de si substantiels bénéfices qu'ils créent en quelques années la richesse d'un port comme Nantes et celle des notables commerçants installés dans les fastueux hôtels du quai de la Fosse ou de l'Île Feydeau. Pendant 50 ans, Nantes a débarqué, chaque année, aux Antilles de 10 à 12.000 esclaves qui lui ont procuré entre 16 et 40 millions de bénéfices !

Comment ne pas être soulevé d'indignation devant la « mise au vert » des esclaves, à leur arrivée en Amérique, avant la vente : « Des drogues leur donneront le luisant de peau, d'autres, un gonflement musculaire qui présentera tous les caractères d'un embonpoint naturel, enfin, le piment frotté sur les gencives leur rendra la carmination attaquée par le scorbut ». Procédés encore en honneur chez les maquignons sur le foirail et proprement révoltants ! Que dire encore de ces raffinements barbares pour mettre à la raison les captifs récalcitrants ? « Nous les avons fait fouetter et en outre, nous leur avons scarifié les fesses pour mieux leur faire sentir leurs fautes. Une fois en sang par les coups de fouet, nous les frottons avec de la poudre à canon, du jus de citron et de la saumure de piment pilés ensemble. Cette prépa-

ration empêche la gangrène et, de plus, elle a l'avantage de leur cuire sur les fesses ».

Notons que les instructions données par les commerçants négriers à leur capitaine l'étaient sous l'évocation de Dieu et accompagnées de la bénédiction du Seigneur « et pour l'attirer sur vous, nous vous recommandons de faire faire la prière exactement soir et matin. C'est ce que nous attendons de votre piété... ».

Le plus grand, le plus fructueux et le plus horrible « déplacement de personnes » que le monde ait connu vit, sous nos yeux, dans les pages écrites par M. Jehan Mousnier et on ferme le livre le cœur soulevé de pitié et de dégoût. Ces répugnantes et déshonorantes pratiques ont-elles pris fin de nos jours ? M. le Pasteur E. de la Gravière, dans ses remarquables interventions à l'Assemblée de l'Union française, donne la preuve que le rouge de cette « honte » des siècles passés n'a pas encore disparu du front de certains peuples qui veulent, dans les plus hautes instances internationales, nous mettre en accusation. Il faudra bien, tout de même, un jour, ouvrir tout grand ce dossier et demander des comptes pour la dignité et la vie humaine.

* * *

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — « Le Camérout venu intact du fond des âges aborde le monde occidental et s'apprête à se fondre en lui » dit M. Jean-Pascal Benoit dans le livre qu'il vient d'écrire *Kirdi, au bord du monde*.

Ce jeune médecin d'une équipe d'aide aux missions, a parcouru le nord-Cameroun avec des yeux neufs, en ethnologue passionné, attentif aux mœurs, aux traditions, aux types d'hommes qu'il rencontrait et avec lesquels il a vécu pendant de longs mois. Sensible et humain, s'il a assisté à l'éveil d'un peuple dont l'évolution politique intéresse au plus haut point notre pays, c'est que son métier d'ethnologue, il le connaît à fond, à savoir : regarder, écouter, noter heure par heure, ne pas mépriser, ne pas voir sans chercher à comprendre, se méfier des théories et résister au désir d'abstraire. En face des pauvres gestes dont il était le témoin, accomplis par de pauvres hommes, devant de simples actes nés un jour d'un empirisme heureux, M. Jean-Pascal Benoit n'a pas essayé d'édifier une loi, ni cherché un symbole. Il s'est efforcé patiemment d'assimiler la pensée, si fruste était-elle parfois, de ceux avec lesquels son rôle de médecin le mettait en contact. Il travaillait à en pénétrer son esprit afin de se mettre avec eux de plain-pied. Alors, comme il l'écrit, « les échanges se sont fait tout naturellement directs, sans artifice, sans autres apports que les gestes habituels accomplis en commun, les discussions

sous les arbres ou les heures passées accroupis dans les cases autour de la branche qui fume ».

Comme nous désirerions que tous les documents donnés par les voyageurs revenus d'Afrique aient la même vérité, le même style humain, la même humilité dans la recherche, certes difficile, qui consiste à « découvrir que la règle de jeu des hommes n'est pas partout identique, de la manière de saluer à celle de mourir ».

M. Jean-Pascal Benoit a parfaitement réussi dans son entreprise ; son livre, écrit sans artifice, simple, naturel, constitue une étude passionnante et véridique de ces peuples du Nord-Cameroun, Moundang, Mofou et Namchi, paysans encore apeurés de cette terre tourmentée qui déchire la forêt de clairières où se tassent quelques cases misérables, ces peuples qu'il a su si parfaitement observer, comprendre et aimer.

* * *

Gouv. gén. OSWALD DURAND. — Un des spécialistes les plus avertis des questions d'Orient, notre excellent confrère Pierre Lyautey dont je donne, dans quelques pages précédentes, une critique de son dernier ouvrage « *Le duel en Orient* » me disait un jour que l'évolution de la Turquie depuis 1923 était un des phénomènes politiques et sociaux les plus étonnants auxquels il lui avait été donné d'assister.

L'ouvrage que nous présente aujourd'hui M. Louis Dollot confirme cette opinion de Pierre Lyautey. Comme notre confrère, il a vécu en Turquie ; il l'a patiemment parcourue, en a noté les réalisations et décrit toutes les possibilités. Il a visité les principales villes, témoins de sa prodigieuse vitalité et des progrès surprenants accomplis à peine en un quart de siècle. Dans sa « *Turquie vivante* », il dit avec pertinence que « entre des campagnes où vivent les trois quarts de la population, mais d'une population qui n'évolue que lentement et les villes marquées à chaque coin de l'effort de modernisation c'est vers ces dernières qu'il faut regarder pour prendre la mesure du chemin parcouru ».

Ce chemin est magnifique et M. Louis Dollot l'a parcouru avec les yeux de l'amitié pour ces Turcs qui font encore grief aux étrangers d'en rester toujours à la Turquie romantique de Loti et de Farrère et d'éprouver la nostalgie d'un passé aboli sans s'informer des temps nouveaux. La Turquie étudiée dans le déroulement de sa très rapide évolution et dans son rajeunissement enthousiaste, nous apparaît bien, comme à l'auteur, extraordinairement vivante.

* * *

GÉN. INGOLD. — M. Jean Huguet vient de faire paraître un petit ouvrage de 100 pages, condensé mais de profonde philosophie et d'amitié pour Saint-Exupéry. Son titre est évocateur : « *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert* ».

Le premier chapitre « Désert » nous fait cheminer sous l'envoûtement de Psichari, du Père de Foucauld, de Michel Vieu-change... « Le désert reçoit les pas l'un après l'autre comme une audience démesurée qui engloutit les paroles et te conduit au silence » (*Citadelle*).

Du deuxième chapitre « Silence », voici deux courtes phrases, combien puissantes dans leur évocation « Silence, port du navire. Silence en Dieu, port de tous les navires (*Citadelle*).

Et le troisième chapitre « Dieu » se conclut dans cette nouvelle citation de « *Citadelle* » « La mort paie à cause de l'amour ».

L'auteur dans ce chapitre communie avec « Birama » de notre confrère Robert Delavignette.

M. Jean Huguet termine son livre sur une postface. Ici le bouclier se lève sur « *Citadelle* » : « Il est des livres lourds de silence, clos sur de telles richesses qu'on ne saurait y avoir accès sans préparation. Lit-on page après page, d'un mouvement continu, les livres de la Bible » ? Mais pour Huguet ce n'est pas assez de lever le bouclier, il faut frapper encore, frapper d'un trait le matérialisme de notre temps... Face à ce matérialisme l'auteur termine ainsi « O combien inactuel ! Saint-Exupéry ».

* * *

Général Jean CHARBONNEAU. — Notre confrère le R. P. Gorrée vient de publier un nouvel ouvrage, qui paraît être le premier d'une série consacrée, selon le titre adopté, aux « *Apôtres au cœur de feu* » c'est-à-dire à des missionnaires : il nous présente la biographie d'une douzaine d'entre eux, sur un large éventail qui va de Saint Paul à Charles de Foucauld. Son choix ne saurait guère être plus varié, puisque ces apôtres au cœur de feu comportent deux Israélites convertis : Saint Paul, et le P. Libermann, des Espagnols, des Italiens, des Français, des Belges. Il y a parmi eux des aristocrates, comme Raymond Lulle, François Xavier, Mgr de Brésillac, Charles de Foucauld, des grands bourgeois comme Saint Paul, citoyen romain, Lavigerie ou le futur père Damien, des paysans comme le P. Chanel. Ils ont illustré — ou fondé — les ordres les plus divers : les jésuites, les maristes, les picpuciens, les spiritains, les missions africaines de Lyon, les Pères Blancs, et leur apostolat s'est exercé sur les théâtres les plus variés : les Indes et le Japon avec François Xavier,

le P. Nobili et Mgr de Brésillac, la Chine avec le P. Ricri, les pays d'Islam avec Raymond Lulle, le cardinal Lavigerie et Charles de Foucauld, les lointaines îles du Pacifique avec le P. Chanel, et le P. Damien, l'ami des lépreux, l'Afrique Noire avec le Père Planque, le P. Libermann et Lavigerie.

Mais cette variété d'origines et de théâtres d'action n'empêche point qu'entre tous ces héros de la foi il y ait des dénominateurs communs. Tout d'abord, ce sont tous gens de haute culture intellectuelle et morale, et presque tous des écrivains : Saint Paul, le grand épistolier, Raymond Lulle, François Xavier, Lavigerie, Charles de Foucauld — ou des savants, comme le P. Ricri, dont les connaissances scientifiques en imposèrent tant à l'Empereur de Chine au début du xvii^e siècle. Puis leurs méthodes sont toutes basées sur un étroit contact avec les indigènes, la connaissance de leur langue, un amour profond et désintéressé pour eux, et le désir de les amener à foi chrétienne dans le plan-même de leur civilisation, en modifiant le moins possible leurs coutumes ancestrales, selon le précepte de saint Paul, qui se disait « juif avec les juifs, gentil avec les gentils, etc... ». Enfin, tous ont fait preuve de renoncement et d'abnégation, et sont morts à la peine, certains d'épuisement ou en cours d'épidémie, comme saint François Xavier et Mgr de Brésillac, d'autres par le fer ou par le feu, comme saint Paul, Raymond Lulle, le P. Chanel, Charles de Foucauld.

A nous, qui au cours de nos carrières respectives avons été en contact avec tant de missionnaires, compagnons ou fils spirituels des apôtres au cœur de feu dont nous entretient le Rév. P. Gorree, ce livre, bien présenté et agréablement illustré, rappellera que si leur tâche essentielle est d'amener à la foi religieuse les populations de nos territoires d'outre-mer, ils savent accessoirement se montrer, le plus souvent, d'excellents auxiliaires de la tâche pacificatrice et bienfaisante que la France s'est efforcée d'accomplir partout où elle a planté son drapeau.

* * *

M^{me} TOURON. — « *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Gôo* » ... entendons qu'un morceau de forêt sera défriché, puis incendié, que le paddy sera semé sur ces champs enrichis par les cendres ; ainsi le cycle agricole évolue et se clôt... Nous irons ensuite manger la forêt de Phii Ko... puis une autre et l'on ne reviendra à la première qu'après avoir épuisé de la sorte tous les terrains plantés de forêts.

Les dix moments qui composent le livre de M. Georges Condominas s'insèrent dans cette geste annuelle d'écobueurs seminomades des Hauts-Plateaux vietnamiens.

Avant de dresser un tableau structuré de la société Mnong, avant la présentation de l'étude ethnologique proprement dite, M. Georges Condominas a tiré, directement, de ses documents personnels, la matière de son ouvrage nous proposant, sans le moindre soupçon de désir littéraire, la plus étonnante chronique d'un village.

Chacun de ces grands chapitres tourne autour d'une série particulière d'événements : alliances, découverte puis jugement d'un inceste, naissance, décès, fête du sol et chacun de ces événements, constitués d'une considérable suite d'observations, nous absorbent très vite comme le fait le meilleur documentaire filmé. Est-ce dû au fait que M. Condominas, agissant seul, a eu l'habileté de se faire admettre par ces communautés, au titre d'élément hétérogène certes, mais qui sut devenir nécessaire à leur vie ésothérique ?

Ajoutons que l'ouvrage est illustré de 45 photographies hors-texte prises au cours même des scènes qu'elles illustrent, et qu'un index très important des noms de personne, de clan de plantes, complète et facilite l'étude de ce texte. Pour n'être qu'une chronique comme le présente son auteur, « *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Géo* » n'en apporte pas moins la matière d'un document scientifique qui ne serait pas déplacé dans les meilleurs travaux d'ethnologie.

* * *

Les Editions S. O. M. publient une documentation juridique, fiscale et sociale concernant l'Afrique noire (A. O. F., A. E. F., Madagascar, Cameroun et Togo). De cette documentation, on ne peut manquer de citer la mise à jour d'un ouvrage de Maître Claude Lussan « *Législation des Sociétés dans les territoires d'outre-mer* » qui reprend toutes les particularités concernant les entreprises ayant leur siège social en Afrique et principalement les lois applicables ou non dans ces territoires. Avec l'ouvrage de base paru en 1952, cette mise à jour constitue une « Bible » des sociétés africaines.

La revue mensuelle « *Sociétés d'outre-mer* » traite, elle, plus particulièrement du droit des sociétés, du droit du travail et du droit fiscal. Elle porte à la connaissance des sociétés africaines les modifications survenues dans la législation locale dès leur parution, et contient, en outre, une partie jurisprudence qui permet de suivre l'application des lois et règlements, eu égard aux conditions locales.

La revue « *Travail outre-mer* » traite de son côté, de la législation et de la jurisprudence de droit social, en particulier de la

loi instituant un Code du Travail dans les territoires d'outre-mer.

Enfin, les Editions S. O. M. publient une documentation fiscale concernant l'A. E. F., l'A. O. F., le Cameroun et le Togo qui, outre le code de l'enregistrement particulier à chaque territoire ou groupe de territoires, comporte l'envoi de circulaires d'information rapide et de calendriers fiscaux mensuels.

* * *

BIBLIOGRAPHIE

- HUGUET (Jean). — *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert*. 1957, in-8°, 100 pages. Editions La Colombe, Paris (Don des éditeurs).
- JUIN (Maréchal). — *Le Maghreb en feu*. 1957, in-8°, 192 pages. Edition Plon, Paris (Don des éditeurs).
- GORRÉE (abbé Georges). — *Apôtres au cœur de feu*. 1957, in-8° 180 pages. Edition La Colombe, Paris (Don des éditeurs).
- ARMITAGE (F.). — *Lawrence d'Arabie. Le désert et les étoiles*. 1957, in-4°, 339 pages. Editions Payot, Paris (Don des éditeurs).
- ***. — *Algérie. Septembre 1956*. 1956, in-4°, 43 pages ronéotypées avec 2 cartes.
- BALOUT (L.), LASSUS (J.), LE TOURNEAU (R.), YACONO (X.). — *Vingt-cinq ans d'Histoire algérienne. Recherches et publications (1931-1956). La préhistoire. L'Antiquité. Le Moyen âge et les Temps modernes. L'Algérie depuis 1830*. 1956, 4 plaquettes, in-4° 35-39-24 et 46 pages. Extraits de la Revue africaine. Alger.
- CONDOMINAS (Jean). — *Nous avons mangé la forêt de la Pierre-Génie Géo*. 1957, in-4°, 491 pages avec 45 reproductions photographiques. Editions Mercure de France, Paris (Don des éditeurs).
- ***. — *Anais*. Volume XII. 1954, grand in-8°, 354 pages avec reproductions photographiques. Edition de l'Academia portuguesa da historia, Lisbonne.
- MOUSNIER (Jehan). — *Journal de la traite des Noirs*. 1957, in-8° 292 pages avec illustrations. Editions de Paris (Don des éditeurs).
- BENOIT (Jean-Pascal). — *Kirdi au bord du monde*. 1957, in-4°, 223 pages avec reproductions photographiques. Editions Julliard, Paris (Don des éditeurs).
- DOLLOT (Louis). — *La Turquie vivante* 1957, in-8°, 266 pages avec une carte et 41 reproductions photographiques. Editions Berger-Levrault, Paris (Don des éditeurs).

COMPTE RENDU DE LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE DU 18 OCTOBRE 1957

Séance ouverte à 15 h. 10 sous la présidence de M. l'Inspecteur général Gayet.

Présents : MM. P. ANDRÉ, de BOISBOISSEL, M^{lle} Anna QUINQUAUD, MM. GIRARD, CHARBONNEAU, DECARY, DYÈVRE, GAYET, CARTON, CHARLES-ROUX, BARQUISSAU, HURAUT, LIORÉ, TASTEVIN, Pierre LYAUTEY, EMERIT, Le BIGOT, LÉMERY, HOFFHERR, SOLUS, MERCIER, CHARTON, POISSON, TALVAS, COINDREAU, Henri LHOTE, OSWARD DURAND.

Excusés : MM. Victor CAYLA, JARRE, DESCHAMPS, GISCARD d'ESTAING, NAEGELEN, LEMAIGNEN, BLONDEL, BARÉTY, LAPRADE, BOUJARD, DURAND-RÉVILLE, MICHEL-CÔTE, MALBRANT, ANGLADETTE.

* * *

Procès-verbal

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 4 octobre adopté sans observation.

* * *

Eloge de Guillaume Grandidier

M. Raymond Decary prononce l'éloge de notre Secrétaire perpétuel honoraire Guillaume Grandidier, décédé le 19 septembre dernier.
(Voir texte de cet éloge page 361).

* * *

Divers

M. l'Insp. gén. GAYET. — Si vous le permettez, je vous présenterai le compte rendu des travaux de l'Institut des Civilisations Différentes (INCIDI) qui, au mois d'avril, a tenu son dernier congrès à Lisbonne.

Le bilan de ces travaux est maintenant publié, avec une rapidité qui fait honneur aux impressions belges, et au Secrétaire de l'Incidi M. Speeckaert. Le thème de cette session, : « Pluralisme ethnique et culturel dans les sociétés intertropicales » conduisait à étudier les Problèmes de coexistence surtout en Afrique.

Dans la série des quatre rapports généraux, le professeur Ledue a fait la synthèse des aspects économiques de ces problèmes.

La délégation française a présenté huit rapports spéciaux. Il y eu en plus, en langue française, six rapports sur des pays de l'Amé-

rique latine et sur la Somalie italienne. En tête de ces études, M. Mohamed Azis Lahbabi, docteur en philosophie de Paris, a démontré l'efficacité des rapports et les tâches communes à poursuivre entre les élites françaises et les milieux musulmans, au Maroc.

Nos confrères Charton, Oswald Durand, Milliot et Lebègue ont étudié divers secteurs de l'Afrique française ; j'ai traité moi-même du problème des Libanais dans l'Ouest africain.

Dix-huit rapports en anglais furent particulièrement importants, vraiment sincères et désireux de rechercher des zones de compréhension réciproque. Signalons le rapport de M. Malak Guirguis sur l'Egypte et celui du Docteur Saad ed Din Fawzi sur le Soudan et les rapports sur l'Inde, sur la Malaisie, et l'Indonésie, qui ont ouvert des perspectives que l'on n'a pas toujours l'habitude d'aborder aussi franchement.

L'INCIDI organise sa prochaine session à Bruxelles en septembre 1958 et a mis à l'étude le rôle des femmes dans l'évolution des pays inter-tropicaux ; elle a également abordé trois sujets qui intéresseront nos confrères. Le premier, proposé par M. Charton porte sur les problèmes de rapprochement culturel avec l'Extrême-Orient. Le second présenté par M. Milliot comporte la recherche des compréhensions réciproques avec l'Islam (ce problème très important sera, poursuivi en liaison avec l'UNESCO). Le troisième sujet enfin, que j'avais proposé vise les évolutions des organisations professionnelles et ouvrières en Afrique noire.

Nous avons commencé les travaux des trois groupes d'étude et nous accueillerons, bien entendu, très volontiers toutes les compétences de nos confrères qui voudront se ranger à nos côtés.

A ce sujet, je me permets de vous faire part d'informations recueillies ces jours derniers à Genève, au Bureau International du Travail. J'y ai rencontré un de nos Inspecteurs du Travail qui revenait de la cinquième conférence internationale du travail pour l'Afrique au sud du Sahara. Ce congrès organisé à Lusaka, capitale de la Rhodésie du Nord, par la C.C. T. A., pour la Coopération technique s'est déroulé de fin août au début septembre, et a donné lieu à des travaux de valeur et à des rapports nuancés sur l'évolution des législations du travail en Afrique noire, en suite des orientations tracées en 1948 à Jos, en 1950 à Elisabeth, en 1953 à Bamako et en 1955 à Beira. Une motion a été adoptée à la fin du congrès de Lusaka, par l'unanimité des représentants du monde du travail dans cette assemblée, démontrant ainsi la cohésion des syndicats ouvriers.

Cette motion a réclamé une politique plus libérale en Afrique, afin que les libertés syndicales soient reconnues partout. Déjà des organisations ouvrières sont fortement charpentées en liaison soit avec le groupe américain de la Confédération internationale des syndicats libres (CISL), soit avec les syndicats chrétiens ou les syndicats croyants, pour employer la terminologie des syndicalistes d'Afrique noire française (CISC), soit enfin avec des groupes de tendance communiste et la Fédération Syndicale Mondiale (FSM).

Ces problèmes syndicaux ne peuvent nous laisser indifférents et nous pouvons aider à chercher des zones d'entente ; les syndicats

sont une des voix vigoureuses des tendances de l'Afrique noire réveillée. — A Lisbonne, nous avons reconnu que les problèmes de coexistence peuvent se résoudre à force de compréhension mutuelle et de contacts confiants. Nous allons continuer dans cette voie à Bruxelles et dans nos groupes d'étude afin de rechercher toutes les formes d'entente pour le progrès des populations sous-évoluées, avec les milieux de travailleurs qui méritent notre écoute attentive, patiente et bienveillante.

* * *

Séance levée à 16 h. 30.

Le Secrétaire Perpétuel, Directeur : Gouv. Gén. OSWALD DURAND.

3750. — Imprimerie JOUVE, 15, rue Racine Paris. — 12-57

Dépôt légal : 4^e trimestre 1957. — N° VII

S.O.C.O.P.A.O.

SOCIÉTÉ COMMERCIALE DES PORTS AFRICAINS (A.O.F.)

Agence Maritime

Agence Aérienne

Transit

Manutention

Soutes

Agréage

Charbons

Agences ou Correspondants dans tous les ports et centres
d'A.O.F., Cameroun et A.E.F.

DAKAR

1, av. André-Lebon

PARIS

2, rue Lord-Byron

Adresse Télégraphique : FREIGHTER.

PASSAGES

FRET

AMÉRIQUE DU SUD

CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

AFRIQUE DU SUD

DE L'AMÉRIQUE DU NORD

A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
EXTRÊME ORIENT

CROISIÈRES

COMPAGNIE MARITIME

DES

CHARGEURS RÉUNIS

3, Boulevard Malesherbes, PARIS (8^e)

Téléphone : ANJOU 08-00

MINÉRALE GAZEUSE NATURELLE

perrier
*le champagne
des eaux de table*



TARIF D'ABONNEMENT POUR 1958

AUX COMPTES RENDUS MENSUELS DES SÉANCES DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

France et Union française.....	1.500 frs
Étranger.....	2.000 frs

Le numéro : 200 frs pour la France et l'Union française
300 frs pour l'étranger

ÉTABLISSEMENTS
V. Q. PETERSEN & C^{ie}

Siège Social : DAKAR

Boîte Postale : 125

Adr. Tél. : PETERSEN-DAKAR

importation-exportation

	HUILERIE	
	SAVONNERIE	
	DÉCORTICAGE	

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine - PARIS (9^e)

Tél. OPE 07-60 (10 lignes) - RIC 88-40 (5 lignes)

★ ★ ★

SERVICES DE PAQUEBOTS ET NAVIRES DE CHARGE



Principales Régions desservies:

EGYPTE ★ PROCHE-ORIENT
INDE ★ CEYLAN ★ PAKISTAN
INDOCHINE ★ EXTRÊME-ORIENT
MADAGASCAR ★ LA RÉUNION
AUSTRALIE ★ OCÉANIE
AFRIQUE ORIENTALE & DU SUD



TOTAL



Compagnie
Française
des
Pétroles

